

NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE,

OU

ANNALES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES  
DE L'EUROPE ET PRINCIPA-  
LEMENT DE LA SUISSE,

<sup>1</sup>  
DÉDIÉES AU ROI.

---

JUILLET. 1770.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ  
TYPOGRAPHIQUE.

---

MDCCCLXX,





NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE.

JUILLET. 1770.

I. PARTIE.

ANNALES LITTERAIRES  
DE LA SUISSE.

I. OEUVRES DIVERSES de M. ABAUZIT,  
*contenant ses Ecrits d'Histoire, de Critique & de Theologie. Tome I<sup>r</sup>. Londres  
1770.*



SI ses connoissances étoient grandes,  
sa modestie ne l'étoit pas moins.  
C'est sur cette réflexion que nous  
sommes tombés en ouvrant le volume

dont nous allons rendre compte; & nous croyons qu'elle doit servir de réponse à ceux qui s'étonnent que M. ABAUZIT, dans une carrière de plus de 80 ans, toute dévouée à l'étude, n'ait presque rien publié. Cet homme rare mettoit à se cacher le même soin que les autres mettent à se produire. Tandis qu'une foule de petits Littérateurs sont pressés d'offrir au Public les productions éphémères de leur génie, on n'a du laborieux & savant ABAUZIT que des œuvres posthumes. Mais le tems qui répare tout, abat & disperse des fleurs aussi tôt fanées qu'écloses, tandis que sa main ferre dans le trésor des siècles, les fruits excellens d'une raison éclairée. Le nom de M. ABAUZIT aura la même peine à s'effacer après sa mort, qu'il en a eu à pénétrer pendant sa vie.

Ce recueil paroît fait avec beaucoup de soin. L'éloge historique qui le précède, donne une idée si avantageuse de l'esprit & du caractère de M. ABAUZIT, & présente d'ailleurs des anecdotes si intéressantes, que nous croyons devoir nous y arrêter presque autant qu'à l'ouvrage même. Le Journal Helvétique n'est pas moins le nécrologe des hommes célèbres par leurs talens, que le catalogue des idées, des

opinions & des découvertes, qui les ont illustrés.

M. ABAUZIT nâquit à Uzès, le 11e. Novembre 1679. Sa famille descendoit d'un Médecin Arabe, qui vint s'établir à Toulouse dans le 9e. siècle. Sa mère, qui peu de tems après l'avoit mis au monde, perdit son époux, eut ençore beaucoup de persécutions à essuyer au sujet de cet enfant, qu'on la pressoit de faire élever dans la religion catholique-romaine. Elle chercha long tems à le cacher; mais comme si on eut deviné ce que cet enfant seroit un jour, on mit de l'importance aux recherches qu'on en faisoit, de sorte qu'il fut plusieurs fois enlevé & ramené, pendant les premières années de sa vie. Cette mère courageuse & vigilante eut enfin le bonheur de le faire transporter hors du royaume, & il arriva heureusement à Genève, où elle le suivit deux ans après. Après qu'il y eut fait son cours académique, il commença ses voyages. Il vit en Hollande Bayle, Jurieu & les Basnages; en Angleterre, S. Evremond & le grand Newton, qui entretint avec lui un commerce de lettres, avec ce compliment si flatteur de la part d'un tel homme : *Vous êtes bien digne de juger entre Leibnitz & moi.*

GUILLAUME III chercha à se l'attacher, & lui fit faire des offres avantageuses, qu'il refusa. Sa tendresse pour sa mère le rappelloit à Genève; il s'y rendit par la Hollande & l'Allemagne. Depuis ce tems, il ne fit plus que quelques petits voyages en Suisse, dont chacun servoit à enrichir l'histoire naturelle. On le sollicitoit de prendre une chaire de Professeur; il ne voulut accepter que l'emploi de Bibliothécaire, dont il refusa les émolumens. La liberté fut toujours son idole, il lui sacrifia sa fortune & sa réputation.

ON est étonné de l'universalité de ses connoissances. Il étoit connu des Mathématiciens, des Philosophes, des Théologiens les plus célèbres de l'Europe: Il étoit assez savant pour les juger, & presque toujours pour les instruire. Il recherchoit avec M. DE MAIRAN la cause des phénomènes de la glace, de l'aurore boréale, des couleurs qui accompagnent les éclipses, des variations du baromètre, & déterminoit les effets du plus grand vent sur elles, &c. Il combattoit pour NEWTON contre FONTENELLE & le P. CASTEL, il répondoit aux objections de CROUSAZ sur la doctrine des asymptotes du Marquis de L'HOPITAL: Il s'exerçoit sur divers pro-

blèmes de Physique & de Mathématiques avec s'GRAVESANDE, & son ami WILLIAMS BURNET, Gouverneur de la Nouvelle-York; & sur les expériences de celui-ci, il déterminoit les causes des courans: Il connoissoit les erreurs du Chevalier RE'NAU dans sa théorie sur la manœuvre des vaisseaux, & il le justifioit de quelques autres, dont on l'accusoit à tort. Il découvrit une erreur dans les principes mathématiques de NEWTON; mais NEWTON l'avoit de lui-même corrigée dans une autre édition. On fait à présent que l'expression de la force centrale est deux fois moindre dans la courbe rigoureuse que dans la courbe polygone, & que la connoissance des densités des corps célestes est indépendante de leur parallaxe. M. ABAUZIT avoit aperçu ces vérités long-tems avant que personne les publiât; & il avoit fort simplifié plusieurs points de la belle théorie de NEWTON, qu'on a aussi simplifiée dans ces derniers tems.

IL n'avoit pas fait d'hypothèse sur la cause de la pesanteur universelle; mais il connoissoit tout ce que d'autres avoient imaginé sur ce point. Il n'avoit pu se persuader, que cette cause fût immatérielle. S'il n'y avoit aucun intermède, disoit-

„ il, on ne conçoit pas comment l'attrac-  
 „ tion pourroit s'exercer dans l'éloigne-  
 „ ment; comment elle s'exerceroit diver-  
 „ sement à différentes distances, & pour-  
 „ quoi elle suivroit la raison du quarré de  
 „ ces distances, plutôt que leur raison sim-  
 „ ple, ou celle de leur cube. La pure  
 „ distance ne peut être ni obstacle ni vé-  
 „ hicule, & il est inconcevable qu'une cho-  
 „ se agisse où elle n'est pas. Cependant,  
 „ ajoutoit-il, il faut que cet intermède  
 „ soit *très rare*, puisqu'il ne résiste pas  
 „ sensiblement." Il falloit une espèce de  
 courage philosophique, pour entrevoir com-  
 me lui, qu'une si grande rareté n'empê-  
 cheroit pas cet éther d'être suffisamment  
 efficace pour produire la pesanteur, & il  
 pensoit assez avantageusement de l'esprit  
 humain, assez modestement du sien, pour  
 espérer qu'on leveroit un jour cette con-  
 tradiction apparente, qu'il n'avoit pu le-  
 ver lui-même. Une chose aidoit à le nour-  
 rir dans cette espérance. Vers le commen-  
 cement de ce siècle, on lui avoit commu-  
 niqué, avec quelque mystère, une explica-  
 tion mécanique de la pesanteur, à laquelle  
 il ne trouvoit que le défaut de supposer une  
*élasticité originelle* dans les particules du  
 fluide imaginé pour produire la gravité :

Il n'avoit pas admis une pesanteur fans cause; il ne pouvoit admettre une élasticité fans cause. Aussi un jeune homme lui ayant montré, il y a plus de 20 ans, un mécanisme entièrement semblable, à cela près qu'il étoit exempt de ce défaut, & que la source en étoit ultramondaine, il en fut très satisfait; & il lui communiqua dix ans après l'explication dont nous venons de parler, qu'il avoit tenue secrète jusqu'alors. Il pensoit, & il l'a dit à nous-mêmes, que toutes les recherches qu'on pourroit faire sur cet objet, ne feroient que confirmer le nouveau mécanisme; & après sa mort nous avons vu dans ses recueils, qu'il le trouvoit excellent.

VOICI à-peu-près comment il déterminoit la hauteur de l'atmosphère terrestre à l'équateur. A la surface de la terre, la force centrifuge des points de l'équateur, est 289 fois moindre que leur force centripète. Si l'on prend des points élevés au dessus de cette surface, la première de ces forces augmente en raison des distances au centre, pourvu qu'on suppose que le tournoyement se fait dans 24 heures dans toute la hauteur de l'atmosphère; & la seconde diminue en raison inverse du quarré de la distance, Enfin elles deviennent éga-

les, quand la distance au centre a augmenté dans le rapport de la racine cubique de 289, qui est environ  $6\frac{11}{18}$ . Si donc notre atmosphère tournoit avec la terre, comme tout d'une pièce; & qu'elle n'éprouvât aucune pression sensible, de la part de la vertu expansive de la matière céleste, qu'on doit ajouter à la force centripète avant que de l'égaliser avec la centrifuge; celles de ses particules qui seroient situées directement sur l'équateur, à la hauteur de  $6\frac{11}{18}$  rayons de la terre, ne seroient ni plus ni moins d'effet pour s'approcher de la terre, que pour s'en éloigner. M. CASSINI s'étoit servi des mêmes suppositions, pour expliquer comment les surfaces des corps célestes tournent plus lentement qu'elles ne devoient le faire par la règle de KEPLER, & la hauteur de l'atmosphère en étoit une conséquence. Il l'avoit trouvée de 10,000 lieues. (V. Mém. de l'Acad. 1735. pag. 153.)

M. ABAUZIT s'étoit rendu l'Histoire & la Géographie ancienne & moderne très familières. Il étoit sur ces objets une bibliothèque vivante, & l'on pouvoit dire, par exemple, qu'il connoissoit mieux la Grèce & l'Égypte anciennes, que les anciens Grecs & les anciens Égyptiens ne

l'avoient connue. Toutes ses cartes étoient remplies de remarques utiles à la Géographie: Il en avoit fait quelques-unes, celle de l'Egypte & celle du lac de Genève: Il donna cette dernière au Duc de Richmond, qui la fit graver à Londres: Il avoit fait pour lui un autre ouvrage, qu'on ne retrouve plus. On a encore sa carte du passage de César des Gaules dans la Grande-Bretagne, où l'on trouve des notes très-savantes; il en avoit rempli son atlas, son itinéraire de toutes les provinces de l'empire d'Antonin, celui de Burdegala à Jérusalem, & d'Héraclée par Aulona & Rome jusques à Milan.

ON n'auroit pu le tromper sur des médailles, par l'imitation la plus parfaite de l'antique: Il avoit étudié avec soin les mœurs & les coutumes des Anciens; elles lui facilitèrent l'intelligence des inscriptions, & celle-ci lui servirent à dissiper quelques-uns des doutes que l'Histoire nous laisse encore. Il auroit pu faire une excellente Chronologie; il se contenta de corriger les erreurs des Chronologistes les plus célèbres (\*). Ces sciences, jointes à une

---

(\*) Voici une note de sa main, qui peut servir à le prouver: „ *Sur mes observa-*

profonde connoissance des langues savantes, lui avoient fait remarquer beaucoup de fautes dans les diverses traductions qui ont été faites de la Bible. Il possédoit toutes les parties des belles-lettres. M DE VOLTAIRE le connut dans sa vieillesse, l'estima, le vit & le consulta quelquefois.

---

„ tions, M. NEWTON changea d'avis.  
 „ Il a mis l'éclipse observée par Thalès  
 „ en 585, avant J. C., à ce que por-  
 „ tent ses Opera posthuma, publiés par  
 „ CASTIGLIONE. Long-tems avant que  
 „ M. DES VIGNOLES eut publié sa Chro-  
 „ nologie, je lui écrivis que je m'en te-  
 „ nois à la date d'EUDE'ME Grec avec  
 „ l'histoire de l'astronomie, & de PLINE,  
 „ savoir la 4e. année de la XLVIIIe.  
 „ Olympiade, qui répond à l'an 585,  
 „ où il y eut le 28e. Mai une éclipse de  
 „ soleil plus que totale, selon les tables de  
 „ LANSBERGE pour le méridien de Smyr-  
 „ ne ou d'Ephèse; & que le calcul des  
 „ Astronomes étoit encore plus juste pour  
 „ le Haut-Halys, qui séparoit les empi-  
 „ res des Médes & des Lydiens. Il me  
 „ répondit qu'il suivoit LANSBERGE, &  
 „ qu'il mettroit ma note dans son ouvrage.  
 „ Si M. MAYER a mis cette éclipse à une

VOICI deux traits de sa modestie, dans un genre où il est bien difficile d'en avoir. De ce que Messieurs de l'Académie des Sciences avoient trouvé les degrés au nord de Paris moins étendus que ceux au midi de la même ville, M. DE FONTENELLE avoit conclu, que la terre étoit une sphé-

» autre année, où il y en eut une totale,  
 » je ne la conteste pas ; mais il n'a pas  
 » prouvé qu'elle soit l'éclipse dont il s'a-  
 » git, prédite par THALE'S, à la 4e.  
 » année de la XLVIIIe. Olympiade, la  
 » 175e. de la fondation de Rome, selon  
 » PLINE, & comme je le montrai dans  
 » un petit mémoire envoyé à M. FRÉ-  
 » RET, depuis ma lettre à M. DES Vi-  
 » GNOLES. L'année de cette éclipse cen-  
 » trale & totale, qui fit faire la paix  
 » entre Alyatte & Cyuxare, ou son suc-  
 » cesseur Astyages, règle la Chronologie de  
 » ce tems-là, & celle de l'Ecriture Sainte,  
 » sur l'irruption de Gog & Magog, ou  
 » des Scythes dans la Palestine. V. EZECH.  
 » 39 & HERODOTE. La Chronique  
 » d'EUSE'BE a trompé nos Chronologistes.  
 » Notez que le P. LE COMTE abandonne  
 » PE'TAU, & met aussi cette éclipse au  
 » 28e. Mai 585.

roïde aplati vers les pôles. M. ABAUZIT prétendoit au contraire, que si l'observation étoit sûre, la terre devoit être un sphéroïde allongé vers les pôles; & il le prouvoit par une démonstration très-simple, qu'il avoit mise à la tête de son *Mémoire sur la figure de la terre* (\*): Il l'écrivit à un de ses amis à Paris, & FONTENELLE se corrigea quelque tems après. Dès-lors M. ABAUZIT craignit que son *Mémoire* ne devint public, il refusa de le prêter, & deux ans avant sa mort, il en biffa les premières pages, celles dans lesquelles il prouvoit que FONTENELLE s'étoit trompé. En parcourant la dissertation de M. DANIEL BERNOULLI sur le flux & le reflux de la mer, il avoit lu que la hauteur des marées étoit inversement proportionnelle à la densité du fluide; qu'elles seroient, par exemple, quatorze fois moins hautes, si l'Océan étoit composé de mercure: sans faire attention, que les approches de divers corps vers un même, sont

---

(\*) Ce *Mémoire* n'étoit qu'une petite portion d'un plus grand ouvrage sur la théorie des corps célestes, & les causes de leurs phénomènes, tirées du seul principe de la pesanteur.

toutes égales en tems égaux , quelques différens qu'ils soient en densité. Ceux qui savent combien une erreur dans l'ouvrage d'un grand homme est glorieuse à découvrir, admireront celui qui ne voulut pas se faire honneur d'avoir découvert celle-là.

CE feroit ici le lieu de nommer les amis que le mérite de M. ABAUZIT lui a attirés. On y verroit de grands noms ; mais comme l'observe très-bien l'Auteur de son éloge , " il étoit assez grand lui-même, » pour n'avoir pas besoin de la considé- » ration qu'ils pourroient lui donner. C'est » dans l'éloge de ces Grands qu'on doit » dire: *Il fut l'ami du sage ABAUZIT.*"

M. ABAUZIT n'est plus ; ainsi nous ne craignons point d'offenser sa modestie, en remettant sous les yeux de nos lecteurs cet endroit si connu & si éloquent de la Nouvelle Héloïse : " Non, ce siècle de la Phi- » losophie ne passera point sans avoir pro- » duit un vrai Philosophe. J'en connois un, » un seul, j'en conviens ; mais c'est beau- » coup encore , & pour comble de bon- » heur, c'est dans mon pays qu'il existe. » L'oserai-je nommer ici, lui dont la vé- » ritable gloire est d'avoir su rester peu » connu ? Savant & modeste ABAUZIT !

„ que votre sublime simplicité pardonne à  
 „ mon cœur un zèle qui n'a point votre  
 „ nom pour objet. Non, ce n'est pas  
 „ vous que je veux faire connoître à ce  
 „ siècle indigne de vous admirer : c'est  
 „ Genève que je veux illustrer de votre  
 „ séjour : ce sont mes concitoyens que je  
 „ veux honorer de l'honneur qu'ils vous  
 „ rendent. Heureux le pays où le mérite  
 „ qui se cache en est d'autant plus estimé !  
 „ Heureux le peup'e où la jeunesse altière  
 „ vient abaisser son ton dogmatique, &  
 „ rougir de son vain favior, devant la  
 „ docte ignorance du Sage ! Vénérable &  
 „ vertueux Vieillard ! vous n'aurez point  
 „ été proné par les beaux esprits : leurs  
 „ bruyantes Académies n'auront point ré-  
 „ tenti de vos éloges ; au-lieu de déposer  
 „ comme eux votre sagesse dans les livres,  
 „ vous l'aurez mise dans votre vie, pour  
 „ l'exemple de la patrie que vous avez dai-  
 „ gné choisir, que vous aimez & qui vous  
 „ respecte. Vous avez vécu comme So-  
 „ crate ; mais il mourut par la main de  
 „ ses concitoyens, & vous êtes chéri des  
 „ vôtres. ” Et cette estime n'étoit pas  
 „ faine : il opposa toujours aux imputations  
 „ de ses ennemis, l'amitié dont l'honoroit

cet

cet homme vertueux (\*). „ Vous connoif-  
 „ sez les raifons de mes adverfaires, ” lui  
 difoit-il dans la dernière lettre qu’il lui ait  
 écrit, „ voilà les miennes, jugez les ; ils  
 „ ont pu me punir fi j’étois coupable ; mais  
 „ fi Caton m’abfoût, ils m’ont opprimé.”

M. ABAUZIT eft mort au mois de Mars  
 1767. On a déjà répandu quelques fleurs  
 fur fon tombeau dans les Journaux Helvé-  
 tiques de cette année là.

---

(\*) M. ROUSSEAU, qui venoit de faire  
 les articles fur la mufique ancienne de  
 l’Encyclopédie, & qui avoit vifité pour  
 cela les livres de la bibliothèque du Roi,  
 eut fur ce fujet un entretien avec M.  
 ABAUZIT. Il le trouva fi instruit fur  
 cette matière, qu’il crut que ce Savant  
 venoit de s’en occuper. Il y a dix ans,  
 dit M. ABAUZIT, que j’ai abandonné  
 cette étude. Il eftimoit M. ROUSSEAU,  
 il aimoit fes ouvrages, il admiroit fon  
 génie & prenoit le plus tendre intérêt à  
 fon fort. Celui de fes écrits qu’il pa-  
 roiffoit avoir lu plus fouvent, c’eft le  
*Contrat focial* : il y avoit fait un grand  
 nombre de notes.

CE volume renferme des réflexions sur l'idolâtrie & sur les mystères, des explications de plusieurs passages de l'Ancien & du Nouveau Testament, une lettre excellente touchant les dogmes de l'Eglise Romaine, dans laquelle on trouve plus de force & de profondeur que dans de gros volumes, une explication de la prophétie contenue aux chapitres XI & XIIe. de Daniel, un discours & un essai sur l'Apocalypse, qui seuls forment près d'un tiers de l'ouvrage. Tout cela n'est guères susceptible d'extrait: mais comme nos Lecteurs seront impatiens sans doute, de connoître un peu particulièrement les idées de l'Auteur sur ces importants objets, nous choisissons parmi tant d'articles ceux qui se prêteront le plus volontiers à l'analyse. Tel est le morceau sur l'idolâtrie, qui, avec le discours sur l'Apocalypse, étoient les seuls écrits dont l'Auteur fit quelque cas, les seuls qu'il jugeât dignes d'être imprimés.

LE terme d'*idolâtrie*, à le considérer étimologiquement, signifie le culte des idoles. L'idole est la représentation de ce qu'on croit être Dieu, soit qu'elle ressemble à son original, comme une statue ou une image, soit qu'elle ne lui ressemble point, comme le bœuf adoré par les Eryp-

tiens en l'honneur d'Osiris. Quant au culte, il est extérieur ou intérieur. Le second consiste à mettre sa confiance en son Dieu, comme en celui de qui on attend tout son bonheur.

LES actes extérieurs sont toujours équivoques, ils ne sauroient constituer la vraie adoration. Mais si dans le même tems que le corps se prosterne, l'esprit envisage le Créateur, & met toute sa confiance en lui, cette adoration devient véritable. Au contraire, si l'esprit vient à se méprendre dans l'objet de son culte, & qu'il se confie en un faux Dieu, l'adoration se change en idolâtrie. De là vient que l'Écriture appelle l'avarice une idolâtrie; car l'avare fonde toute sa confiance sur le trésor qu'il possède.

ON voit donc quelle est la différence de l'adoration & de l'idolâtrie: l'une est dirigée à son véritable objet, l'autre se détourne vers un faux objet, pris néanmoins pour le véritable. Celle-ci, soit que les actes extérieurs l'accompagnent ou non, suppose nécessairement une intention sincère de la part de l'adorateur, mais une erreur en même tems dans le choix de l'objet adoré. Car si l'on marquoit de la vénération pour un objet qu'on n'en croiroit pas

digne au fonds, ce ne feroit pas être idolâtre, ce feroit agir contre la conscience & les lumières. Méditez cette distinction, vous verrez qu'elle tend à diminuer le nombre des idolâtres, & à rendre celui des hypocrites d'autant plus grand.

L'AUTEUR rejette la distinction de *culte civil* & de *culte religieux*. Il montre invinciblement, qu'elle ne fournit que des caractères équivoques, qui n'avancent point les notions qu'on doit se former de l'idolâtrie. Ce n'est point par les actes extérieurs que l'idolâtrie, non plus que l'adoration légitime, se manifeste. On peut être idolâtre sans eux; témoins les Manichéens, dont le culte étoit pourtant tout spirituel; témoins les anciens Perses, qui, au rapport d'Hérodote, n'avoient ni statues, ni images, pas même des temples & des autels. Les uns & les autres étoient néanmoins coupables d'idolâtrie, à prendre ce terme dans les idées de la raison & de l'Écriture Sainte. L'effet que celle-ci lui attribue, c'est d'exciter la jalousie du vrai Dieu. Or qui doute que Dieu, c'est-à-dire le bon principe, ne fut jaloux de l'honneur qui est rendu au mauvais, dans la secte Manichéenne? Plus la forme de ce culte est raisonnable, plus il doit exciter la jalousie du Créateur.

DE même les Perses, sous le beau dehors d'un culte spirituel, cachotent le venin le plus subtil du Paganisme. L'objet de leur culte étoit le feu, élément qui, répandu selon eux dans tout l'univers, en étoit l'ame, le principe & le soutien. Leur religion, innocente pour la forme, étoit donc idolâtre quant à l'objet.

C'EST donc en ceci proprement que consiste l'idolâtrie des Payens. Si nous nous arrêtons à examiner celui des Romains & des Grecs, nous verrons que cette erreur dans l'objet forme son vrai caractère. Ce qu'ils appelloient le grand Dieu Jupiter, n'étoit au fond qu'un ancien Roi de Crète, qui selon l'opinion générale étoit devenu Dieu. De savoir comment, c'est une question dont on ne s'avoit point; & même depuis que la Philosophie étoit survenue, la folie des peuples pouvoit tout croire & tout dire, sans effuyer de sa part aucune contradiction, du moins en public. Ce que l'on croyoit ainsi de Jupiter, on le croyoit de quantité d'autres. Son père Saturne, sa femme Junon, ses enfans légitimes & illégitimes, l'autre où il avoit été élevé, son tombeau que l'on montrait encore au tems de Cicéron, toutes ces choses ne sont pas tant des monumens de ce qu'il avoit

été, que de ce qu'il étoit dans la croyance de ces mêmes peuples, qui cependant ne connoissoient pas de plus grandes divinités que lui. Tous les Ecrivains attestent cette origine de l'idolâtrie. EUHE'ME'RE, qui vivoit 300 ans avant J. C., avoit trouvé après d'exâctes recherches, que les Dieux du Paganisme avoient été hommes autrefois. Son ouvrage s'est perdu, mais voici ce qu'en rapportent les Anciens : EUHE'ME'RE, dit S. AUGUSTIN, a avancé, non pas en conteur de fab'es, mais en historien diligent que tous ces Dieux-là n'avoient été que des hommes sujets à la mort. Il avoit recueilli, dit LACTANCE, les vies de Jupiter, & des autres qu'on tient pour Dieux, & il composa leur histoire sur les monumens sacrés que l'on conservoit dans les anciens temples. Il avoit entrepris pour cela de longs voyages, ajoute EUSE'BE, & visita la côte & les isles de l'Océan méridional, à la prière de Cassandre, Roi de Macédoine. " C'étoit  
 „ le LAUNOY de ce tems-là, dit M. ABAU-  
 „ ZIT, avec cette différence, que le Doc-  
 „ teur de Sorbonne rayoit les Saints qu'il  
 „ ne connoissoit pas, au lieu que l'autre  
 „ dégradoit les Dieux, parce qu'il les con-  
 „ noissoit trop bien." Son histoire fut tra-  
 „ duite par ENNIUS, à ce que nous apprend

CICERON. Et une marque qu'EUHE'ME'RE avoit déterré de très bons mémoires sur l'ancienne humanité des Dieux, c'est qu'il en devint Athée, dit SEXTUS EMPIRICUS: Athéisme raisonnable assurément, pour des Dieux, qu'il savoit fort bien n'avoir été que des hommes.

C'EST la vue des besoins de l'humanité, c'est le sentiment de la foiblesse dans chaque individu, qui ont produit toutes ces métamorphoses. L'homme se sent obligé de chercher quelque appui au dehors. Si par malheur il ne s'élève pas jusqu'à la première cause, il se fixe dans l'univers à quelque être particulier, qui ait la réputation de bienfaisant. Qu'est-il donc arrivé? La reconnaissance des peuples pour les bienfaits d'un grand Prince se convertissoit en vénération; & cette idée très relevée qu'ils en avoient, ne fait qu'accroître depuis qu'il est disparu à leurs yeux. On lui dresse des statues, on célèbre sa mémoire par des solennités. Insensiblement le mausolée devient un temple, & la tombe un autel. L'antiquité qui consacre tout, & qui à force d'éloigner l'objet, le rend plus vénérable, forme enfin un titre de divinité, dès qu'on n'en connoit pas de meilleur; car il en faut nécessairement.

AU fonds cette manière de se diviniser avec le tems, n'est pas aussi étrange que les apothéoses subites des Empereurs Romains. Mais enfin, promptes ou lentes, elles n'en constituent pas moins l'idolâtrie réelle; & si du tems des Chrétiens quelques Philosophes s'avisèrent après coup, de spiritualiser Jupiter, on peut dire qu'ils adoptèrent le Jéhova des Juifs & des Chrétiens, auquel ils laissèrent seulement le nom du fils de Saturne.

LES mêmes causes d'idolâtrie se retrouvent chez des peuples du midi & de l'orient. Nous ne saurions suivre l'Auteur dans le détail où il entre sur les Egyptiens, article qui donne lieu à une digression critique sur un passage du VIIIe. chapitre d'Ezéchiel, qu'il explique d'une manière très solide. Il parle aussi des Babiloniens, des Chaldéens, des Moabites, &c. On voit sensiblement, que tous ces peuples adoroient des Dieux humains, & qu'ils donnoient dans cette sorte d'Athéisme, qui consiste dans l'ignorance de la première cause.

L'ÉCRITURE Sainte confirme d'un bout à l'autre le sens qui est ici adopté. On y trouve deux choses, l'une de droit, l'autre de fait. La première, c'est que Dieu

par sa nature, comme tout être intelligent, s'intéresse à l'honneur qui lui est dû, & qu'il ne sauroit céder sa gloire à un autre. La seconde, c'est que le Créateur se distingue toujours personnellement de Moloch, de Baal & de tous les Dieux Payens. Cette distinction seroit chimérique, si Moloch, Baal, n'étoient au fond que le vrai Dieu, servi à la vérité par un faux culte. Et la jalousie que Dieu témoigne contre les idolâtres, seroit bien étrange, si l'être qui l'exciteroit, n'étoit en effet que lui-même.

D'APRÈS ces principes, il sera aisé de distinguer l'idolâtrie de la superstition. L'idolâtrie viole le droit naturel, car elle change l'objet du culte : la superstition ne peut violer que des loix positives, car elle ne fait que changer la vraie manière du culte ; & ce culte ne peut être parfaitement connu que par une révélation expresse.

L'IDOLATRIE viole aussi le droit positif, car ce droit ne peut permettre ce que le droit naturel défend. La superstition au contraire, peut devenir permise par le droit positif : c'est ainsi que les Juifs, qui adoroient Dieu en la présence d'une arche, commettoient un acte superstitieux aux yeux de la simple raison, mais légitime par la loi de Moïse. Ainsi les Egyptiens, qui

adoroient un faux Dieu tel qu'Osiris, à la présence d'un bœuf, étoient idolâtres & superstitieux tout ensemble: idolâtres au regard de l'objet adoré; superstitieux dans la manière du culte. Mais sacrifier à ce même Osiris des victimes humaines, comme ils l'ont fait quelquefois, c'est l'idolâtrie la plus criminelle, & en même tems la plus énorme superstition dont l'homme puisse se rendre coupable.



II. *LETTRES sur la découverte de l'ancienne ville d'Herculane & de ses principales antiquités; par M. SEIGNEUX DE CORREVON. Yverdon 1770. Second Extrait.*

---

**L'**AUTEUR continue dans le second volume de son ouvrage à donner une idée des tableaux découverts à Herculane. Nous n'entrerons pas à cet égard dans beaucoup de détails; il suffira de parcourir légèrement les principaux objets.

Dans une suite de petits tableaux qui présentent des génies occupés à exercer divers arts mécaniques, on trouve de quoi

s'instruire sur les progrès qu'y avoient fait les anciens. L'on voit deux génies qui travaillent dans un atelier de menuisier, avec nombre d'outils tout pareils aux nôtres. Là est peinte une boutique de cordonnier. L'un des génies met un soulier sur la forme, l'autre étend une peau pour la préparer : une armoire ouverte présente des souliers rangés & finis, qui diffèrent peu de nôtres, si ce n'est qu'ils paroissent d'une seule pièce, de la forme des pantoufles, mais plus élevés, comme des demi-bottes. En effet, dans les villes le peuple les portoit jusqu'à mi-jambe, & tous les honnêtes gens n'avoient pas d'autre chaussure à la campagne. Les arts furent envisagés bien différemment par les divers peuples selon l'esprit de chaque gouvernement. Les Lacédémoniens, par une loi de Lycurgue, ne pouvoient s'adonner aux arts mécaniques, & même à l'agriculture, qu'ils abandonnoient aux Ilotes. L'éducation rendoit les autres peuples de la Grèce laborieux ; les pauvres apprenoient des métiers, tandis que l'agriculture & le commerce étoient pour les riches. Dans Athènes, chaque citoyen étoit obligé de rendre compte de son loisir au Magistrat. Les artisans célèbres étoient

entretenus aux dépens du public & avoient dans les assemb'ées les premières places. Chez les Egyptiens, le fils devoit suivre la vocation de son père ; les sciences n'étoient guères cultivées parmi eux, qu'autant qu'elles avoient rapport aux arts mécaniques. Romulus ne permit à ses sujets que l'agriculture, laissant les autres arts aux esclaves & aux étrangers. *Numa* portant d'autres vues sur le trône, fonda des espèces de collèges ou de maîtrises, afin de mettre les arts en honneur ; mais tant que les Romains furent une nation pauvre & conquérante, on ne s'accoutuma point à penser que les arts convinssent à des hommes libres ; cependant on leur accordoit divers privilèges ; mais hors de Rome, & sur-tout dans les villes Grecques, où le luxe rendit beaucoup plutôt les arts nécessaires, & les porta à un plus haut degré de perfection. — Dans une de ces vignettes où les auteurs de la grande collection ont rassemblé les petites pièces trouvées dans les ruines d'Herculane, on voit une cassette destinée à la toilette des Dames ; de celles, où Martial dit qu'elles ferroient la nuit leurs cheveux, leurs sourcils & leurs dents. — Le XLIII tableau du 3e. volume réunit quatre pièces. La

première représente un chariot à deux roues & à deux chevaux, avec le charetier à côté. Cette espèce de voiture étoit destinée à transporter des fardeaux. Les roues sont d'une seule pièce avec une bande de fer & non à rays, ou à rayons. A côté est un mulet chargé d'un bât ou d'une selle blanche, avec un poitrail, une sangle & une croupière. Dans la seconde pièce on voit un vieillard aveugle conduit par un chien, qu'il tient par un cordeau. Vis-à-vis, est une Dame en habit verd, qui lui fait l'aumone, suivie d'une jeune fille portant un panier. La troisième représente un portique avec des festons couleur d'or, entre les colonnes, qui le soutiennent. Une vendeuse de fruits, assise près de sa table & plusieurs figures de personnes, qui vendent ou achètent, autour d'une chaudière qui est sur le feu, & qui doit contenir vraisemblablement quelque nourriture, qu'on vendoit au peuple. Dans la quatrième, on voit une colonnade à deux étages, & entre les colonnes ornées de festons, trois statues équestres, devant lesquelles sont posées des tables gravées, que quelques curieux paroissent lire d'un air attentif. On fait que les loix & les édits étoient ainsi

exposés aux yeux du public ; On gravoit aussi quelquefois de cette manière les actions des grands hommes & des Généraux ; les tables d'Ancyre contenoient tous les faits d'Auguste. Dans les places publiques qui sont représentées dans ces tableaux on remarque quelques mendiants ; quoiqu'anciennement il n'y eut aucun pauvre. C'étoit une honte pour une ville , lorsqu'on y voyoit quelqu'un réduit à demander l'aumône. A Corinthe , à Lacédémone , en Egypte , il y avoit des loix qui prononçoient la peine de mort contre ceux qui passoient leur vie à ne rien faire. — Dans le premier tableau du quatrième volume de la grande collection , Jupiter paroît assis sur la nuée , couronné de feuilles de chêne , l'aigle à ses côtés & prêt à lancer la foudre au travers d'un nuage épais , lorsqu'un amour , placé derrière lui , s'empresse à lui retenir le bras , en lui montrant le sceptre de paix qu'il tient de la main gauche ; C'est ainsi que le peintre a voulu marquer l'empire de l'amour sur tous les êtres , puisqu'il a le pouvoir de désarmer le plus grand des Dieux. Autour de Jupiter s'élève un arc - en ciel. Dans la religion payenne il n'annonçoit que des guerres & des tempêtes. Le XXXIII tableau représente une

scène théâtrale. Un homme couvert d'un masque moqueur fait les cornes à une femme, qui se cache avec confusion une partie du visage, tandis que sa suivante en l'embrassant, paroît répondre à l'homme avec colère & d'un air très animé. C'est ainsi que les anciens Grecs désignoient la honte d'un mari, qui souffre tranquillement les désordres de sa femme. Le XLI tableau est un de plus beaux du cabinet royal, soit pour le coloris, soit pour la composition, & de plus les draperies en sont excellentes. C'est l'intérieur d'une chambre, au bord de laquelle est un gradin de marbre blanc. Sur ce gradin est placé un siège couleur d'or avec des bandes couleur d'argent. L'homme qui y est assis, d'une carnation olivâtre, porte des cheveux châtons. Son habit est blanc, la ceinture large qu'il a sous la poitrine, est de couleur d'or, & la draperie qui couvre le siège & une partie des cuisses, est d'un rouge incarnat. Sur ses genoux est une épée, dont le fourreau est verd ; de la droite il tient un sceptre d'argent, dont le pommeau est couleur d'or. La femelle de son cothurne est d'un rouge foncé, le reste est de couleur de laque & les courroies alternativement rouges & jaunes. La femme

qui a un genou à terre, est en attitude d'écrire. Elle a des boucles d'or aux oreilles & une bague au pouce. Ses cheveux blonds & bouclés sont relevés & soutenus par des cordons verts & nattés en plusieurs treffes. Sa robe est d'un verd doré changeant, rattachée par une ceinture couleur de rose; le manteau d'un bleu changeant en laque; le ftile avec lequel elle écrit est jaune, le banc sur laquelle elle appuie son bras est couleur de marbre; un autre reposoir s'élève au dessus, sur lequel on voit un masque tragique couleur de tuile & une tablette supérieure couverte d'un tapis bleu. Un homme vêtu de blanc s'appuie contre cette table tenant de deux mains quelque chose qu'on a peine à distinguer, parceque la fresque est gâtée en cet endroit. On a cru avec assez de vraisemblance que le premier personnage étoit un poète dictant un drame à la tragédie elle-même. On a quelque raison de soupçonner que ce fut *Æschyle* dont les ouvrages avoient beaucoup de vogue à Herculane. D'autres se sont persuadé que cette pièce étoit plutôt consacrée à la gloire de quelque acteur qui avoit su se distinguer par ses talens. — Le N°. XLIII présente quatre figures de femmes dont la princi-

principale est affise. Ses cheveux, d'un chatain clair, sont couverts d'un voile léger, qui lui tombe sur les épaules, & qu'elle relève avec grace de la main gauche. Sa robe intérieure est blanche, si fine, qu'on voit la carnation au travers; le manteau qui la couvre de la ceinture en bas est couleur de laque. La fille qui est auprès d'elle & qu'elle embrasse, a des cheveux blonds rattachés par des rubans blancs; Sa robe est blanche, la surveste bordée de bleu turquin, les mules rouges à talons jaunes. Un peu plus loin est une jeune Dame, dont une femme de chambre accomode les cheveux; elle a des boucles d'oreille, un colier & des bracelets d'or; Sa tunique est couleur de laque, avec un large bord au bas d'une couleur plus foncée & en broderie. Auprès d'elle est un cabaret à pieds de biche, sur lequel on voit des rubans blancs & rouges, un écran & un vase de terre, qui paroît de verre par sa transparence. C'étoit sans doute un tableau destiné à orner un cabinet de toilette.

Les Grecs avoient grand soin que leurs femmes ne parussent pas en public, surtout dans les cérémonies, sans être décemment rangées. Il y avoit à Athènes des

officiers de police, qui règloient l'ajustement des Dames dans les jours de fêtes. Il leur étoit défendu d'aller en deshabillé dans les rues sous peine de mille dragmes. A la vérité le principal objet de ces loix n'étoit pas tant la parure que la décence & le costume; la peine portoit plutôt sur la licence & sur un luxe ruineux, que sur la malpropreté ou la négligence.

Un Pere de l'Eglise, TERTULIEN, nous apprend que l'on distinguoit deux choses dans la parure des femmes. L'ornement de la tête, des cheveux & de tout ce qui y étoit relatif en or, en pierreries, en thiares &c. Cet article embrassoit encore le soin de la peau & de toutes les parties du corps qui devoient frapper les yeux. Les femmes qui s'en occupoient, s'appelloient *Pseques*, d'un mot grec, qui signifie *pleuvoir finement*, parceque ces femmes faisoient tomber sur les cheveux une pluie imperceptible d'eau de senteur. L'autre partie de l'art s'appelloit proprement parure qui se rapporte à l'habillement, avec tout ce que la richesse & le gout pouvoient y ajouter d'éclat & d'élégance.

Quoique les modernes croient avoir perfectionné tous les arts, il leur seroit difficile d'enchérir sur les anciens dans ce-

lui de la toilette. Les Dames grecques & romaines en connoissoient les raffinemens les plus délicats. Une table d'une forme particulière étoit chargée de tout ce qu'il faut pour faire une brillante toilette. On y voyoit des fers à friser, des peignes à séparer les cheveux, d'autres peignes pour les polir & pour les friser, des rubans ou des bandelettes, des écrains, des boîtes de couleur, des cassettes. Petrone, Ovide, Térence nous font connoître les pomades cosmétiques, le rouge, le fard, l'opiate pour les dents, le noir pour les sourcils; en un mot, dit LUCIEN, presqu'en courroux de tant de jolies bagatelles, *toutes sortes de diableries*. Sans doute que ce fameux auteur satyrique a voulu exprimer ainsi le pouvoir presque magique des graces & de la beauté relevées par la parure.



III. *HISTOIRE naturelle des glacières de Suisse, traduction libre de l'allemand de M. GROUNER, par M. DE KERAGLIO &c. Paris, chez Pankoucke. 1770. 1 v. 4°. avec figures.*

**N**OUS annonçâmes cette traduction  
X 2

dans le journal précédent, mais l'ouvrage en lui-même mérite quelque chose de plus qu'une simple annonce, & nous sommes charmés d'avoir occasion de le faire connoître à nos lecteurs. La traduction nous fournit aussi le sujet de plusieurs observations nécessaires.

M. GROUNER a divisé son ouvrage en trois parties : les deux premières contiennent une description historique & géographique des monts de glaces, l'énumération des fossiles, des fontaines remarquables, des eaux minérales, des autres productions naturelles que ces monts renferment, & la comparaison des monts de glaces de Suisse avec ceux des pays septentrionaux. Dans la troisième, il explique la formation de ces montagnes, leurs changemens, leur utilité, leurs défavantages; cet ouvrage est accompagné de cartes, sur lesquelles on peut suivre l'enchaînement des glaciers & prendre une idée générale de leur emplacement. On y a joint plusieurs planches qui représentent les principales parties des glaciers & contribuent à en donner une idée plus claire que ne l'auroit fait une simple description.

M. de Keraglio a traduit avec une

grande liberté. Ce qui lui a paru peu important pour les étrangers dans les descriptions topographiques, il a cru pouvoir le retrancher; & ce qu'il a conservé, ressemble encore trop à une froide nomenclature. Ce qu'il a jugé n'être qu'une répétition des mêmes choses en d'autres termes, il l'a supprimé; mais il n'a pas assez considéré que l'auteur, homme de lettres & observateur exact, pouvoit mieux juger de l'utilité de chaque chose, qu'une personne qui n'est point à portée de comparer. En général, nous ne croyons pas que l'on puisse connoître les glaciers de Suisse, ni apprécier l'ouvrage de M. GROUNER d'après le travail de M. de KERAGLIO. En rendant toute la justice possible à ses lumières & à ses talens, nous osons avancer qu'il ne connoissoit point assez la Suisse pour exécuter le projet qu'il avoit conçu. Les noms propres des lieux sont presque par-tout inintelligibles. Soupçonneroit-on par exemple, que le Comté de Neienbourg, est le Comté de Neuchatel, que le Canton de Wallis, est la République de Vallais, le Canton de Bindner, les Gisons, le pays de Glarner, le Canton de Glaris, Mayland, le Milanés, le lac de Ghenf, le lac de Genève ou le lac Léman, &c? C'est que

le traducteur peu versé dans la Géographie Helvétique a conservé par-tout les noms allemands, au lieu de substituer les noms françois que portent les mêmes lieux. La même méprise a lieu dans les cartes géographiques dont cet ouvrage est orné, encore sont-elles orientées à rebours. Ce seul défaut rend son ouvrage presque inutile. Les auteurs, que M. GROUNER cite, sont encore des êtres inconnus à son traducteur. Il n'est pas surprenant que bien des gens ignorent à Paris les noms de ceux qui ont écrit sur l'histoire civile & naturelle de la Suisse; mais nous sommes surpris, qu'un littérateur François rétolu de publier quelque chose sur un pareil sujet, n'ait pas cherché à se procurer les éclaircissens nécessaires. Faute d'avoir pris cette précaution, M. de *Keraglio* a copié au bas de chaque page d'un livre françois des citations en Allemand, qui ne seront entendues de personne.

M. GROUNER a vu les glaciers en Physicien. L'histoire naturelle est expliquée avec beaucoup de soin dans son ouvrage. Nous allons parcourir avec lui quelques-uns des phénomènes les plus curieux. Entre Brientz & Meerlighen, au Canton de Berne, il y a dans un rocher une argille

verdâtre & une espèce de spath, ou de talc, en partie opaque & en partie transparent, différemment coloré, mais plus fréquemment de couleur verte, & lumineux par lui-même. La forme en est variée; il est quelquefois pyramidal & a depuis trois jusqu'à huit couches, que le feu sépare aisément. Lorsqu'après l'avoir fait rougir, on le place dans un lieu obscur, il brille comme un phosphore, & jette de petites flammes bleues. Si on le met souvent au feu, il perd son éclat, mais il conserve sa transparence, & même il en acquiert, s'il est opaque. Il ne se vitrifie point au grand feu, comme les cristaux. Lorsqu'on frotte dans l'obscurité deux de ces pierres l'une contre l'autre, elles deviennent lumineuses. Elles ont beaucoup d'affinité avec la pierre de Bologne. La Société Oeconomique de Berne a trouvé que celle-ci étoit alcaline, sulphureuse & arsénicale; on peut soupçonner que celle-là contient les mêmes substances. Toutes deux sont gypseuses, diaphanes & filamenteuses. Quant à la propriété phosphorique, toutes les espèces de gypse, de marbre & de chaux étant mises au feu & ensuite refroidies, brillent dans un lieu obscur. Toutes les pierres transparentes & électriques ont aussi cette

propriété. Toutes les autres pierres, excepté les réfractaires, peuvent être rendues lumineuses par différentes manipulations.

ON peut se former une idée des glaciers par la description très exacte qu'en donne M. GROUNER. " Je nomme, dit-il, montagnes de glaces, cet enchaînement de hauteurs & de coupes de montagnes, qui forment un seul corps & sont toujours couvertes de neige & de glaces. Pour en donner une notion plus claire, je les divise en monts de glace, vallons de glace, champs de glace & amas de glaçons. On voit dans ces contrées de grosses masses de rochers, qui s'élèvent jusqu'aux nues, toujours revêtues de glace & de neige. Entre ces monts il y a des enfoncemens, qui sont beaucoup plus élevés que les vallées inférieures & remplis de neiges qui s'y amassent, s'y conservent & remplissent souvent une vallée de plusieurs lieues en longueur. Il est des terrains en pente douce, qui se trouvent dans le circuit des montagnes, & qui sont couverts d'une neige épaisse. Les neiges fondues qui tombent des sommets, arrosent la surface de ces champs : Quelquefois cette surface fond

„ elle-même & regèle ensuite. Ainsi dans  
 „ la saison froide, elle est tantôt changée  
 „ en glace, tantôt recouverte de neige;  
 „ & tout le champ est composé de couches  
 „ alternatives de l'une & de l'autre. Sou-  
 „ vent on rencontre sur les côtes & entre  
 „ les monts des masses formées par la nei-  
 „ ge fondue & gelée. Là elle s'élève com-  
 „ me un mont entre les sommets des hau-  
 „ tes montagnes. Ailleurs, lorsque les  
 „ vallées de glace répandent leurs eaux  
 „ dans les vallées inférieures, la glace &  
 „ la neige fondues couvrent les côtes de  
 „ la montagne, comme un manteau tail-  
 „ ladé en manière de pointes, ou de dents.  
 „ Dans d'autres lieux encore, lorsque les  
 „ vallées de glace se terminent sur un fond  
 „ plat, les eaux glacées finissent par un  
 „ escarpement, & forment à l'extrémité  
 „ une sorte de mur de glace. Toute la  
 „ chaîne des montagnes de glace mesurée  
 „ en ligne droite, occupe environ 66 lieues  
 „ de l'Est à l'Ouest, depuis la partie oc-  
 „ cidentale du Vallais, vers la Savoye,  
 „ jusqu'aux limites orientales des Grisons,  
 „ vers le Tirol. De cette chaîne partent  
 „ différens bras, qui s'étendent du Sud au  
 „ Nord, & dont les plus longs occupent  
 „ un espace d'environ 36 lieues. Il s'en

„ faut de beaucoup que ces glaciers ne  
 „ couvrent toute la Suisse, comme la plu-  
 „ part des étrangers le croient. Le centre  
 „ de ces montagnes est occupé par le  
 „ *grand Gothard*, le *Fourk* & le *Grimsel*”.  
 Après cette description générale, l'Auteur  
 entre dans le détail, en commençant par  
 les glaciers de la vallée d'*Oberhasli* au Can-  
 ton de Berne. Nous ne le suivrons pas  
 dans ces descriptions topographiques; mais  
 nous observerons en passant que le pays,  
 nommé par M. DE KERAGLIO le pays  
 d'*Ourner*, n'est autre chose que le Canton  
 d'*Uri*, & la Seigneurie d'*Engelberg*, un  
 couvent de Bénédictins, situé entre les  
 Cantons d'*Uri* & d'*Unterwald*, dont l'Ab-  
 bé est souverain, sous la protection des qua-  
 tre Cantons voisins. Qu'on ne s'imagine  
 pas au reste, que ces contrées revêtues  
 de glaces & de neiges éternelles soient ab-  
 solument stériles. La vallée de *Grindel-  
 wald* est extrêmement fertile: Elle fournit  
 de très-bons pâturages à plus de 2000 pié-  
 ces de gros bétail & à 2600 chèvres, ou  
 moutons. On y voit en même-tems l'or-  
 ge & le froment, le foin & le chanvre dans  
 leur maturité. On peut semer & moisson-  
 ner dans l'espace de trois mois, & aucun  
 pays ne produit des fraises & des cerises, qui  
 soient plus belles.

DANS la vallée de *Lauterbrunnen*, aussi au Canton de Berne, on voit une chute d'eau admirable, qui n'est qu'à quelques centaines de pas derrière le village. Le ruisseau descend la montagne à travers un bois de sapins, jusqu'à la première faille d'un roc nommé *Fluob*, s'y divise en deux bras, tombe sur une autre faille & s'y réunit, perce à travers du rocher, en sort comme d'un tuyau & se répand dans l'air comme une pluie fine, desorte que le haut du mur n'est pas mouillé à la hauteur de 10 à 12 pieds. Le reste du torrent tombe sur un banc oblique, dont la faille n'est que de quelques pieds: Comme la chute est haute, il se change entièrement en pluie fine, & le banc qui le reçoit aiant une pente, le rejette bien loin de l'autre côté, de manière que l'on peut passer entre le rocher & le torrent presque sans être mouillé. Au contraire, on l'est beaucoup & même sans s'en appercevoir à quelques centaines de pas devant la chute: le vent portant cette pluie très-loin. Ce ruisseau, lorsqu'il est enflé, entraîne des pierres extrêmement grosses, qui tombent en bas du roc avec un bruit que les étrangers croient souvent être celui du tonnerre. Il paroît d'autant plus fort, que la vallée est étroite

& que les rochers opposés le repètent plusieurs fois. Lorsque cette pluye est éclairée par les rayons du soleil, il s'y forme un arc-en-ciel. La hauteur de cette chûte est de 816 pieds de roi.

ENTRE les animaux qui habitent ces contrées glacées, il faut distinguer le *bouquetin*. Il appartient sans doute à l'espèce de la chèvre, & il est plus gros que le chamois. Il a les jambes déliées & la tête petite comme le cerf. Ses yeux sont brillans & beaux. Il porte un bois pesant, qui peut avoir jusqu'à vingt nœuds dans sa vieillesse. Ses pieds sont très fendus & ses ongles aigus comme ceux du chamois. La nature l'a destiné pour des montagnes couvertes de neige. S'il n'est pas exposé à un froid très vif, il devient aveugle. Son agilité surpasse de beaucoup celle du chamois & paroît incroyable à ceux qui ne l'ont pas vue. Il n'y a point de montagne si escarpée, sur laquelle cet animal ne s'abandonne, pourvu qu'il puisse y placer ses griffes; il peut grimper le long d'un mur élevé, lorsque la surface en est raboteuse. Quand les chasseurs le poursuivent, ils cherchent à le pousser contre un rocher escarpé & uni, qu'il ne puisse pas franchir. Si l'animal pressé ne découvre

aucun passage, il reste immobile, attend le chasseur, qui suit le rocher pour arriver jusqu'à lui, & examine si entre l'homme & le rocher il n'apperçoit aucune issue. S'il en voit une, il s'y élance & précipite le chasseur, lorsque celui-ci n'a pas l'adresse de le prévenir & de le précipiter lui-même.

LE *Mont-blanc* fait partie des glaciers du Vallais. Il est inaccessible, & s'il en faut croire le calcul de quelques personnes de Genève, ( M. DE KERAGLIO a conservé par-tout le nom allemand de cette ville, *Genf*, ce qui rend ses phrases inintelligibles ) il est élevé de 2426 toises au dessus du niveau de la mer Méditerranée. Par conséquent, il seroit plus haut que le Canigou, le mont le plus élevé des Pyrénées, plus haut même que le fameux Pic-de-Ténériffe, qui, suivant le P. FEUILLE'E, n'a que 2213 toises de hauteur perpendiculaire, au-dessus de l'Océan.

APRE'S une pareille comparaison, on ne s'attendroit pas à trouver des montagnes plus élevées; cependant le mont S. Gothard est la plus haute de la Suisse. M. MICHELI employant une méthode plus sûre que le baromètre, a trouvé que la hauteur du sommet oriental de cette montagne est de 2736 toises de France.

LA Suisse n'est pas le seul pays où l'on trouve des glaciers. Il y en a beaucoup dans le Nord. Les plus hauts sommets des monts de Norwège sont couverts de neige en tout tems, & les enfoncemens qui sont exposés au nord, en sont toujours remplis. Lorsque cette neige a vieilli, les lits inférieurs se changent en une glace bleuâtre, que les habitans nomment *Isbrède*. Les monts qui la renferment sont de grands rochers très élevés, entremêlés de terrains fertiles qui nourrissent de grands troupeaux. Il en sort des ruisseaux & des rivières. Les terres, qui sont au pied de ces montagnes, sont fécondes. Il y a aux environs beaucoup de fossiles & d'eaux minérales. En un mot, rien ne ressemble mieux aux glaciers de Suisse que les *Isbrèdes* de Norwège. L'*Islande* a une chaîne de montagnes toujours ensevelies sous les neiges. Quelques-uns de ces monts sont tout-à-la fois des glaciers & des volcans. Lorsqu'ils s'enflamment, les glaces fondent, inondent les campagnes & détruisent les villages. Il paroît que le froid n'est pas aussi vif en l'*Islande* que dans la Suisse; mais il est beaucoup plus long. — La *Laponie* offre un spectacle encore plus effrayant. On y trouve des marais & des lacs tou-

jours glacés jusqu'au fond. Les côtes du *Grœnland* sont couvertes de pyramides énormes & de masses de glaces inaccessibles. Dans le pays même, par-tout où l'on a pu pénétrer, on n'y a vu que des montagnes couvertes de neige & des vallées comblées par les glaces. Du côté du Midi la neige est toujours ferme, même au plus fort de l'été. La terre la plus voisine du pôle, qui nous soit connue, est le *Spitzberg*, pays inhabité & inhabitable. Des montagnes pointues, dont elle est couverte & qui lui ont donné son nom, s'élèvent des vapeurs si froides, qu'il est impossible de les soutenir long-tems. Depuis le pied jusqu'au sommet, tout y est revêtu de glace; quand le soleil les éclaire, elles sont éclatantes comme des flammes. Les monts de glace de la Norwège & de l'Islande ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Suisse; mais les terres qui les avoisinent, sont incomparablement moins fertiles. Au reste, la proximité du nord n'est pas la première cause de la formation des glaciers. La Pologne en est plus voisine que la Suisse & elle n'en a point. Le climat de celle-ci est plus froid que celui de la Hollande, qui est beaucoup plus au nord. On trouve sous la Ligne même, des montagnes couvertes de neige.

SI nous suivions M. GROUND dans le résultat qu'il donne, dans son huitième livre, de toutes ses observations, nous recueillerions encore un grand nombre de choses curieuses; mais il vaut mieux les réserver pour le mois prochain.

\*XX\*

IV. *VON DEN KRANKHEITEN*, &c.  
c. à d. *Des maladies des gens du monde*, par D. LANGHANS. D. Medecin à Berne. Berne 1770. 1 vol. 8°. 236 pages.

---

**I**L n'est guères d'ouvrages absolument inutiles. On repète des vérités déjà connues, on compile, on abrège, on présente les mêmes objets sous différens points de vue, & si l'on réussit à faire du bien à une seule personne, on doit se croire très richement récompensé. Le sujet que M. LANGHANS entreprend de traiter, semble être le même sur lequel M. TISSOT vient de publier un essai, dont nous avons rendu compte. Sans doute que le savant Médecin

Médecin Bernois a voulu instruire ceux de ses compatriotes, qui aiment mieux lire un ouvrage sérieux dans leur langue maternelle; car il n'est point raisonnable de supposer, qu'il ait prétendu écrire en allemand pour éclairer les personnes qui vivent à la Cour de France, dont il parle cependant beaucoup. Pour prévenir les maux que le luxe traîne à la suite, M. LANGHANS trace d'abord le plan d'une éducation physique, propre à former le tempérament & à prévenir les maladies. Il montre ensuite dans un certain détail toutes les fautes que l'on commet à cet égard depuis la naissance jusques à ce que les enfans aient atteint l'âge viril. Après quoi, entrant plus particulièrement en matière, il décrit les principales maladies, qui naissent d'un genre de vie mal réglé, & il montre les plus sûrs moïens de les guérir. Il commence par les maux de nerfs, qu'il envisage comme la source d'un grand nombre d'autres. Sous ce nom il comprend les hypocondres, tous les mouvemens convulsifs, qui ne sont point produits par la fièvre, tout ce que les François nomment vapeurs, obstructions & tristesse. Il en décrit les symptômes, il en examine les causes, il en in-

dique les remèdes. Il parle de la même manière des rhumatismes, des douleurs de membres, de la goutte, des obstructions du foie & de la ratte, de l'hydropisie, des dartres & autres maladies de la peau, des apoplexies, des fièvres putrides, des maux de poitrine. Dans un second volume, que l'Auteur annonce en finissant celui-ci, il se propose d'examiner les funestes influences, que peuvent avoir le luxe, la dissipation & l'oisiveté sur le sort des états & sur la santé des particuliers. A cette occasion, il promet de s'étendre davantage sur les maladies, qu'il n'a pu que parcourir rapidement, & principalement sur les maux de nerfs. Nous aurons soin d'annoncer son ouvrage dès qu'il sera rendu public.





## II. PARTIE.

---

# ANNALES LITTÉRAIRES DE L'EUROPE.

---

## A L L E M A G N E.

- I. ZUR ELEMENTARISCHEN BIBLIOTHEK.  
&c. c. à d. *Bibliothèque élémentaire ,  
première partie ; contenant la méthode  
proposée aux Pères & aux Mères des  
familles & des Nations , par BERNH.  
BASEDOU , Professeur à Altona , 1770.  
I. v. 8°.*
- 

**N**ous ne répéterons pas ici ce que nous  
avons eu occasion de dire (\*) au  
sujet de cet ouvrage. Il vaut mieux met-  
tre nos Lecteurs à même de juger si les

---

(\*) *Mars 1770 p. 387.*

éloges qu'on a donné au plan de l'Auteur font outrés, & si l'exécution répondra à l'attente générale de l'Allemagne, & même de la plupart des Nations policées. Il y a long-tems que l'on sent les défauts du système d'éducation établi par l'usage ; on déplore le mal, mais on craint qu'il n'y ait plus de remèdes. Au milieu de ce découragement général, un homme généreux élève sa voix, il propose des vues ; il offre de consacrer ses efforts pour substituer une méthode nouvelle à celle qu'on a suivie jusques ici. Il fixe l'attention des Souverains, il intéresse tous les amis des Lettres & de l'humanité, il reçoit de toutes parts des encouragemens, des secours & des éloges. Animé du zèle du bien public, ce vrai Philosophe redouble ses efforts, & il nous présente le premier fruit de son travail.

ON lit à la tête de ce volume, les noms de ceux qui ont voulu contribuer par des avances pécuniaires à l'exécution d'une *Bibliothèque élémentaire*. De ce nombre sont, CHRISTIAN VII, Roi de Dannemarc, & CATHERINE II, Impératrice de toutes les Russies. Le L. Canton de BASLE paroît aussi d'une manière distinguée parmi les Souverains qui ont encouragé cette entre-

prise. La partie allemande de notre chère Patrie instruite plus en détail du projet de M. BASEDOU a fourni un assez grand nombre de souscriptions à Zurich, à Berne, à Bâle, à Vinterthur & à Bienna. Nous serions charmés que notre Journal pût faire connoître cet ouvrage à l'autre partie de la Suisse. L'Auteur écrit pour toutes les Nations de l'Europe, & son ouvrage doit être accompagné d'une traduction faite par des Littérateurs françois, sous la direction de M. BASEDOU lui même.

LES mœurs deviennent tous les jours plus corrompues. Il semble que l'espèce humaine s'écarte tous les jours davantage de la route qui conduit au bonheur. Tel est en particulier le cas des gens de Lettres, & le mal vient surtout des Universités; mais ce seroit en vain qu'on entreprendroit d'y introduire quelque réforme, tant que les Collèges, où l'on fait les premières études seront dans un mauvais état; & comment entreprendroit-on de les rendre plus utiles, tant que les livres élémentaires auront des défauts essentiels, & tant qu'ils ne seront point proportionnés à la foiblesse des enfans du premier âge, ni accomodés au progrès de leur raison. On néglige les connoissances nécessaires

à tous les états, on s'attache à leur faire apprendre des mots, on emploie la contrainte, qui produit le dégoût & qui retrecit les facultés. On ne distingue point dans les Livres élémentaires les études qui conviennent également à tous les enfans de celles qui sont propres à ceux qui veulent devenir gens de Lettres. On chercheroit en vain à former pour ses enfans une petite bibliothèque choisie, composée de livres convenables à leur âge. Elle manque entièrement, & c'est cependant là un recueil qu'il faudroit former avant que de mettre la main à la réforme des Ecoles, des Collèges, des Universités & de toute la Classe nombreuse des gens de Lettres. Lorsqu'on aura acquis ce secours nécessaire, on pourra choisir des jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe, qui veuillent oublier la mauvaise méthode qu'on leur a fait suivre pour adopter celle qu'on leur présentera. Au bout de quelques années on aura des Maîtres pour former un Collège, dont la réforme sera durable. C'est aux Princes, c'est à ceux qui ont une partie de l'autorité, à examiner la possibilité de ce plan, à peser les objections, à recueillir les suffrages, pour achever, s'il se peut, un ouvrage si salutaire.

LA première partie du Livre élémentaire fera la plus difficile. Il faut qu'elle commence avec les premières connoissances d'un enfant, qu'elle ne contienne aucune proposition fausse, aucune expression outrée; que chaque objet y soit à sa place, en suivant constamment l'ordre de la nature. Il faut que les mots & les choses y soient admises selon leur importance, & dans une juste proportion avec les besoins de l'homme. Il faut que la mémoire aide au jugement sans usurper ses droits. L'ouvrage doit être tel, qu'une Mère intelligente puisse suppléer au défaut des maîtres. Il faut que par cette méthode chaque enfant apprenne, en perdant le moins de tems qu'il sera possible, le latin & le françois, afin que la suite de l'éducation puisse se continuer indifféremment dans les trois langues. Le Livre élémentaire suppléera à tous les autres; on n'aura besoin d'aucun livre, si ce n'est peut-être pour la callégraphie, la musique & le dessin. L'Histoire & la géographie; la morale & les connoissances philosophiques de Dieu & de notre ame; les exercices de grammaire & d'éloquence; d'autres exercices pour former le goût relativement aux sciences & aux beaux arts, tout cela fera

développé d'une manière affortie à l'âge. La traduction des diverses parties de l'ouvrage n'est point encore sous presse, mais elle y fera incessamment.

COMMENT concilier ce plan d'éducation avec les différens systèmes de Religion établis seulement en Europe? M. B. a prévu cette question & il y répond: Les différens partis qui divisent les Juifs, les Mahométans & les Chrétiens conviennent entr'eux & avec les Naturalistes de quelques principes, qui sont la base de toutes les Religions. C'est la dessus que l'Auteur veut bâtir son système. En faisant sentir la nécessité d'une révélation, il traitera les Naturalistes avec les ménagemens qui conviennent à un Chrétien. Il s'entendra ainsi aux vérités générales, sans toucher même indirectement à celles qui sont malheureusement un sujet de controverse. La morale, cette partie si importante des connoissances humaines, renferme trois sortes de préceptes; il en est qui obligent tous ceux qui veulent vivre heureux, quand même ils n'admettroient aucune Religion; d'autres supposent l'existence d'un Dieu Protecteur & Juge des humains; d'autres enfin ne peuvent être admis qu'autant que l'on reçoit, & que

l'on explique de telle ou telle manière une Révélation divine. Ces derniers n'entreront point dans l'ouvrage élémentaire. Il semble plus difficile d'éviter tout ce qui pourroit blâmer les consciences délicates dans l'étude de l'histoire, mais la chose n'est pas impossible; qu'on évite d'abord toutes les conséquences théologiques qu'on a pu tirer des faits, qu'on se contente de dire ce que Moïse & les Évangélistes rapportent. Par ce moyen, tous les sujets d'un Etat, où l'on professe plusieurs Religions, pourront profiter des écoles publiques; & de quelques côté que la vérité se trouve, elle triomphera à mesure que la lumière & les vertus acquerront de nouvelles forces. Dans le cas dont il s'agit, il ne faut pas demander qui enseigne, mais ce qu'on enseigne & comment on enseigne. Le carré de l'hypothénuse n'en seroit pas moins égal au carré des autres côtés, quand au lieu de Pythagore, ce seroit Origène, Manes, Huls, Luther, Eck, Arminius ou Socin, qui l'auroit enseigné le premier.

LE plan de M. BASEDOU embrasse tous les états, depuis celui des Princes jusques & y compris le Négociant & l'Artiste. Le Philosophe d'Altona commençant par les

premiers, trace pour eux un système d'éducation, qui s'écarte à bien des égards de la méthode reçue; mais qui nous paroit par là même plus recommandable. Ce n'est point un savant, un artiste qu'il s'agit de former c'est un Souverain: Toutes les règles que donne M. B. tendent à ce but.

C'EST à l'Etat à veiller sur les écoles & sur les études. On convient que l'éducation est un des plus surs moyens d'assurer le bonheur d'une nation, pourquoi donc n'y a-t-il pas dans chaque gouvernement un Collège ou un bureau uniquement occupé de cet objet, comme il y en a un pour les affaires étrangères & pour les finances? M. B. consacre un chapitre tout entier de son ouvrage à développer ses idées sur un Collège qui auroit l'inspection des mœurs, & de tout ce qui peut influer sur elles: Cette matière n'a pas un rapport immédiat avec le but de l'ouvrage. Parmi un grand nombre de choses utiles, M. B. en avance plusieurs qui peut-être ne seront pas approuvées de tout le monde. Nous ne nous y arrêterons pas.

L'AUTEUR développe dans le sixième chapitre, un système complet d'éducation. Pour le physique, il prof-

crit l'usage du berceau. Il recommande les bains froids dès la plus tendre jeunesse. Ses principes sont à peu près ceux de LOCKE. Mais il s'arrête peu aux soins du corps pour pouvoir s'occuper plus long-tems de la partie morale. Le plus sûr pré-servatif contre tous les vices , c'est l'*obéissance* , ou la disposition habituelle de suivre la volonté d'un autre , qu'on envisage comme un motif déterminant. On ne conteste pas la nécessité de cette vertu, il ne s'agit que des moyens de l'inspirer. L'enfant à la mammelle connoit déjà votre volonté. Gardez-vous de la laisser paroître , si vous prévoiez qu'elle ne sera point accomplie. Dans l'âge où l'enfant pourra distinguer un ordre d'un conseil ; employez des expressions différentes pour l'un & pour l'autre. Faites en sorte que l'enfant sente par son expérience la sagesse de votre avis. Racontez devant lui , mais sans lui adresser directement la parole , ce que vous aviez conseillé & ce qu'il a fait , en comparant les suites de l'une & de l'autre conduite. Donnez rarement des *ordres* exprès , mais soyez fermes à les faire exécuter promptement & à la lettre. N'employez jamais les menaces , ou si vous en avez laissé échapper quelqu'une , soyez exacts à les

accomplir. Raïsonnez peu quand vous commandez quelque chose , réſervez vos obſervations pour le diſcours ordinaire , alors donnez des directions ſur les moiens d'éviter le mal & de faire ce qu'on exige avec plaïſir & dans l'ordre convenable.

RECOMPENSEZ le bien, quand même vous ne l'aurez pas ordonné, mais que vos recompenses n'aient rien de magnifique. Tout peut en tenir lieu; & les choſes les plus ſimples doivent être préférées. On voit beaucoup de gens qui fortifient par là les inclinations qu'ils voudroient détruire. Les châtimens ſeroient ſuperflus, ſi les enfans étoient garantis des mauvais exemples & ſi les maîtres & les Parens ſe montroient plus ſoigneux. S'il faut en venir là, prenez - vous y de très bonne heure. Entre trois & quatre ans, ſi l'enfant eſt malheureuſement accoutumé à la colère, ſ'il réſiſte à faire ce que vous exigez de lui; ſ'il montre des inclinations baſſes & vicieuſes, employez la verge; mais ſans colère, & pour l'ordinaire ſans témoins. Qu'il ſente que vous avez pris la ferme réſolution de rompre ſa volonté & de la ſoumettre à la vôtre. Vous ſouffrirez, Mères trop indulgentes; ce conſeil vous

paroitra dicté par une pédanterie barbare ; songez que le repos de votre vie , le succès de l'éducation , le bonheur de votre enfant en dépendent. S'il voit en vous une complaisance puéride à toutes ses fantaisies , ils ne vous laissera plus un moment de tranquillité. Si vous avez le courage de vaincre une tendresse funeste , vous réussirez à rendre votre enfant tel que vous desirez qu'il soit , souple , prévenant & aimable. Surtout ne faites rien à la légère , mesurez votre courage & vos forces , l'enfant démêlera sans effort la foiblesse qui lui fera favorable.

L'ÉDUCATION est plus difficile , lorsqu'il n'y a pas plusieurs enfans réunis. Jamais ils ne s'ébattent mieux qu'avec des camarades de leur âge , c'est avec eux qu'ils se forment insensiblement aux devoirs réciproques de la Société. Outre les Parens & les Maitres , M. B. voudroit que les enfans fussent à portée d'un ami , qui sans soutenir avec eux ces relations plus étroites , travaillât de concert , & sans qu'il y parut , à former l'esprit & le cœur des jeunes élèves. On sent l'avantage d'une pareille méthode. Pour cela il propose de rassembler deux ou trois familles du voisinage , qui voulussent sacrifier à l'éducation

de leurs enfans le tems que les gens du bon ton donnent au jeu, ou à quelques passe-tems de cette importance.

VOULEZ-VOUS corriger quelques défauts, malheureusement contractés. Ne espérez pas d'y réussir tout d'un coup. Commencez par les plus dangereux, l'attention d'un enfant ne peut pas être partagée sur tant d'objets différens. *L'Exemple* est le plus puissant mobile de l'éducation; garentissez vos enfans des maux que peuvent leur causer des domestiques vicieux. Qu'ils soient auprès de vous, ou choisissez leur des compagnies sûres; qu'ils prennent part à vos plaisirs. Si vous donnez des conseils, ou des ordres, servez vous toujours des mêmes expressions: Prévenez les habitudes, c'est le grand art de l'éducation. Vous vous servirez avec beaucoup d'avantage des recits que vous pourrez faire sur les suites dangereuses des vices auxquels ils sont sujets. L'ouvrage élémentaire en contiendra plusieurs qui pourront servir d'exemple. Ne souffrez pas que vos enfans s'occupent à épier les actions des domestiques, & à faire de mauvais rapports. Si vous les approuviez, vous les formeriez vous-mêmes au plus méprisable de tous les vices. Tachez en présence de vos enfans

d'avoir toujours une *humeur* égale. Evitez de vous laisser aller au mécontentement, ou à l'inquiétude; qu'ils n'entendent jamais dans vos discours des expressions de haine, de mépris, ou de colère. O vous, que la fortune ou le rang distinguent de la foule, montrez des sentimens de bonté, de bienfaisance, envers tous les hommes, & même envers les animaux. Le bonheur de vos enfans dépend de la bonté de leur cœur, de la sensibilité de leur ame.

C'EST un art plus difficile qu'on ne pense de former les enfans à certaines vertus dont l'usage est fréquent & indispensable. Il faut savoir *modérer* ses desirs, supporter patiemment le chagrin & la douleur, montrer dans les dangers de la fermeté & de la constance. Refusez leur de tems en tems certaines choses qu'ils desireroient, sans leur en donner d'autre raison que l'impossibilité de les satisfaire. Si vous vous déterminez à leur accorder ce qu'ils demandent, accoutumez les à se contenter d'une portion de ce qui leur fait plaisir, ou à prendre autre chose au lieu de ce qu'ils voudroient avoir. Ne satisfaites jamais leurs desirs, si vous les avez refusé une fois. Voulez-vous que vos enfans souffrent les maux avec patience; ne vous

plaignez pas trop devant eux de ceux que vous souffrez , & ne les plaignez pas trop eux-mêmes. Montrez-leur la vie humaine telle qu'elle est , mêlée de biens & de maux, de plaisirs & de peines. Pour leur donner de la fermeté & du courage , évitez cette éducation molle que les mères trop tendres donnent souvent à leurs enfans pour leur malheur. Formez votre fils à tous les exercices de son sexe , qu'il sache nager , monter à cheval , marcher sur la g'a e , escalader un mur , coucher sur la dure , qu'il ne craigne ni le froid ni le chaud. Il n'aura de défauts à cet égard que ceux que vous lui donnerez vous-mêmes.

( *La suite l'ordinaire prochain.* )



II. LONDRES. *A Paris, chez Duchêne.* 3.  
vol. 8°.

---

**N**OUS avons promis un extrait de cet ouvrage , & nous le donnons d'autant plus volontiers , qu'il est aussi instructif qu'intéressant , & qu'il va paroître avec les  
notes

notes & les additions d'un Anglois, qui a lû en Suisse cette production & qui n'en a pas approuvé tous les jugemens. Il y a joint quelques mémoires qui nous ont paru très curieux. Nous pensons que l'Auteur doit être flatté de voir paroître son livre enrichi de remarques, où, quoiqu'on le critique, on ne se permet rien qui ne soit sur le ton de la modération & de la politesse.

LE premier Volume contient la description de la ville elle-même. A l'exclusion des nouveaux quartiers, Londres n'a que le premier coup d'œil en sa faveur, & elle le doit à la Tamise. Cette rivière, en y arrivant, coule du sud au nord, & dans cette direction elle a Westminster & Withall à sa gauche. Tournant ensuite de l'ouest à l'est, elle cottoye Londres dans toute sa longueur, qui est au moins la même que celle de Paris, à la prendre de Charenton à Chaillot. Withall situé à la tête de ce canal, semble annoncer par sa position le palais d'un Souverain, qui auroit en partage.....

*Imperium pelagi sævumque tridentem.*

AU dessous du vieux pont, la Tamise

Z

forme le port de Londres; port immense par son étendue, port très sûr, où les plus grands vaisseaux viennent charger & décharger, port enfin, qui par la prodigieuse affluence de bâtimens de toute espèce, qui y abordent & en partent sans cesse pour toutes les parties de l'Univers & par le nombre d'hommes employés au service de ces bâtimens, forme une ville considérable. A ce sujet un Alderman disoit à Jaques I, qui menaçoit de transférer le siège de la royauté: *Au moins, Sire, V. M. nous laissera-t elle la Tamise.* L'Auteur regrette que l'on ne tire point de la Tamise, tout le parti qu'on en pourroit tirer pour la magnificence du spectacle & surtout pour la salubrité. Il avance que Londres n'a rien en bâtimens publics & particuliers qui puisse être mis en comparaison avec Paris & les villes d'Italie. Sur ce point, le Commentateur Anglois, soutient qu'il y a à Londres des quartiers, des rues, des quarrés mieux percés, mieux alignés, plus ouverts & plus agréables qu'aucun quartier de Paris, quelque décoré qu'il soit par divers beaux hôtels.

DANS le quartier renouvelé depuis la grande incendie, les rues sont pavées de

manière qu'à peine on peut y mettre le pied. Les Anglois bravent les éclabouffures avec leurs perruques d'un poil rouffâtre, leurs bas bruns & leurs longues redingottes bleues. Ils prétendent que Londres est plus grand & plus peuplé que Paris. L'Auteur met la population de ces deux villes en balance l'une avec l'autre; mais l'observateur Anglois soutient que la population de Londres estimée au moindre terme à 800 mille, est sans contredit plus considérable que celle de Paris & moins nuisible au reste du royaume, parce que ce sont la plupart gens occupés aux manufactures & au commerce. Ce peuple immense rassemblé influera toujours sur la législation, sur le gouvernement, & contribuera par là-même à conserver la liberté de la nation. L'étendue de Londres est de 7339 arpens. Rome ancienne en occupoit 7800. Paris n'en a que 5416 & Rome moderne 2239.

MAIS par où Londres ressemble le moins à Paris, c'est par la police. Londres est par excellence la ville de la liberté. La police punit les délits, mais ne les prévient pas. On n'y voit ni troupes, ni gardes; des vieillards armés d'un bâton

& d'une lanterne parcourent les rues en criant les heures, annoncent quel tems il fait & réveillent ceux qui ont un voïage à faire.

LES spectacles sont abandonnés à eux-mêmes. La police croit devoir respecter les plaisirs & la gaieté passagère d'une nation déjà si sérieuse par elle-même. Cette liberté qui fait partie des privilèges de la nation, en laisse une entière à tous les propos, elle s'étend au Roi lui-même, au Roi présent. Lors de l'établissement du nouvel impôt sur la bière, le Roi effuia ce que l'aigreur du mécontentement peut suggérer à un peuple altier. S. M. a abandonné le spectacle, déterminée, dit-on, par une plaisanterie atroce, qui lui a été adressée hautement & distinctement. La liberté de la presse y est portée au point où elle n'est nulle part, ainsi que les estampes satiriques.

ON se bat souvent à Londres, & le bas peuple est juge né de ces combats. La lutte au poing tient sans doute au caractère Anglois. Dans la fameuse entrevue de FRANÇOIS I avec HENRI VIII à Boulogne, ce dernier prit un jour le roi de France au collet & lui proposa de lutter : Le défi accepté, HENRI donna à FRAN-

ÇOIS deux crocs en jambe, que celui-ci esquiva, en même tems qu'il jetta l'Anglois par terre; *lui donnant*; dit FLEURANGE, *un merveilleux sault.*

LE meurtre est en Angleterre le premier & le plus capital de tous les crimes. L'opinion que les loix ont établie à cet égard a passé jusqu'aux voleurs de grand chemin. Le commandement de Dieu, *tu ne tueras point*, est la seule sûreté pour la vie des Citoyens pendant la nuit. Londres est la seule grande ville, où il ne se commette ni meurtre ni assassinat. Sans doute la loi & le caractère de la nation se font prêtés des forces mutuelles pour faire observer ce principe si important. Le peuple de Londres, quoique fier est en soi-même un peuple humain. Dans les fêtes publiques, aux cérémonies qui attirent la foule, c'est à qui donnera du secours à ceux qui en ont besoin. Une des raisons, qui rendent les fonctions de la police moins nécessaires à Londres, c'est qu'il n'y a point de pauvres, au moien des établissemens charitables qui sont très riches & en très grand nombre, & d'une taxe dont chaque paroisse fait la levée & la répartition, & dont le produit monte à vingt deux millions monnoie de France.

LE Peuple y est beaucoup plus riche qu'à Paris; & comme le prix des journées est du double plus considérable, il feroit plus en argent comptant, s'il ne s'accordoit pas toutes les commodités de la vie, Il est bien nourri, bien vêtu & en général aussi réglé dans sa conduite que le peuple de Paris l'est peu. Les Anglois mangent peu de pain; la cherté des grains les inquiète peu; aussi leur exportation en ce genre est elle considérable. Les récoltes sont abondantes, parce que la culture est dirigée sur des principes différens de ceux que l'on suit ailleurs. En Angleterre la moitié du terrain doit être en paturages.

L'AIR humide & presque toujours embrumé, qui enveloppe Londres, exige la plus grande propreté. Et en cela les habitans de Londres peuvent le disputer aux Hollandois. Dans les maisons même de louage tous les appartemens ont des tapis de pied. L'humidité de l'air qui est très sensible dans ce país, force les Anglois d'avoir du feu en tout tems. Dans toutes les pièces de Musée Britanique, il y a un foyer allumé soit pour la comodité des curieux, soit pour mettre toutes les collections à couvert des influences de l'air.

TOUTES les maisons de Londres sont très légèrement bâties. Les briques, dont on les forme rassemblent assez de flogistique pour n'être pas étonné des progrès qu'y font les incendies. L'eau est distribuée dans toutes les maisons régulièrement trois fois par semaine. Elle vient de la Tamise, d'où elle est élevée par des pompes à feu. La vapeur de l'eau exaltée & raréfiée par l'ébullition est le ressort de ces machines.

LES promenades y sont bien entendues. Tout le monde a entendu parler de ce fameux parc St. James, qui fit tomber le craion des mains du célèbre *le Notre*. C'est la nature toute brute. Dans les plus belles allées, on voit des vaches & des chèvres abandonnées à elles-mêmes; ce qui lui donne un air de vie, qui en banñit la solitude lorsqu'il y a peu de monde, & qui mêle une image champêtre à tout le brillant du luxe, lorsque la promenade est bien remplie; contraste piquant, que n'offrent point ces promenades froidement alignées, où l'on vient moins se promener que s'ennuyer.

L'AUTEUR peint fort en laid l'insolence du bas Peuple de Londres & son acharne-

ment contre les françois ; mais l'observateur le relève sur ce point. Il trouve ses tableaux outrés, les faits qu'il cite excessivement exagérés & très rares. Il ne craint pas d'en appeler à l'impartialité de mille étrangers, qui n'ont point eu à se plaindre de pareilles avanies. Il est si aisé d'éviter ces aventures, que qui s'y expose n'a à s'en prendre qu'à lui, à son air, à son ton, à son habillement, à sa démarche, à son indiscretion ou à son imprudence. Au reste, l'Auteur rend justice au caractère Anglois. Dans sa brutalité même on voit une bonté innée, qui prouve, contre le sentiment d'*Hobbes*, que l'homme est foncièrement doux & généreux, même dans l'état de nature, auquel tient cette populace indisciplinée. Aucune dignité n'est à couvert de ses insultes. La jeune Reine elle-même s'y vit exposée dans ses premières sorties. Mais aussi le plus mince bourgeois vous dédomage par le zèle & la civilité qu'il emploie à vous rendre service. Ces sortes d'attentions sont à l'infini, dans les assemblées, dans les cercles, aux spectacles, on s'empresse de faire à l'étranger les honneurs de la conversation : mais toutes ces prévenances sont simples. Ils n'y mettent pas com-

me les françois ce vernis d'urbanité, qui donne souvent à la représentation ce que d'autres donnent à la sincérité.

LES Banquiers & les Marchands les plus occupés ne tiennent leur cabinet que deux jours par semaines, pour les couriers du nord & du sud. Les affaires de commerce étant plus de tête que de plume, les Anglois portent en poche un carnet qui réunit plus d'objets que les plus gros volumes des Italiens & des François. Il en est de même des bureaux du Ministère & de toutes les parties qui en dépendent; tout y est simplifié; & la manutention des fonds n'absorbe pas les fonds eux-mêmes. Il est à remarquer que ces manufactures, qui font aujourd'hui la force & la richesse de l'Angleterre y ont été portées après que l'intolérance les a chassées d'abord de la Flandre & ensuite de la France. L'Auteur démontre les progrès, que les Anglois ont fait dans le commerce, & détaille toutes les précautions qu'ils prennent pour empêcher toute correspondance d'affaires avec la France, précautions que l'avidité du gain fait bien éluder. Il dit à ce sujet très ingénieusement, que *le commerce est comme l'eau, qui cherche toujours son niveau* &

*qui le trouve en surmontant tous les obstacles. L'empêche-t-on de le chercher à découvert; elle sait le trouver sous terre.* Les Anglois, pourvu que l'on puisse apporter deux bras aux travaux publics, n'examinent ni quelles sont vos opinions, ni à qui vous tenez; aussi lors de l'expulsion des Jésuites de Portugal, ils disoient: *qu'ils viennent en Angleterre. Ils y apporteront de quoi, ou comment vivre.* On y donne très aisément des Lettres de Naturalité; ce qui favorise la population. S'il arrive jamais, que le domicile dans les possessions de la grande Bretagne, vienne à suffire pour y acquérir la naturalité & tous les droits de Citoyens, malheur aux états voisins, s'ils s'obstinent à conserver les anciennes formes. Elles feront une barrière qui empêchera d'y refluer & qui retiendra chez les Anglois, & ceux qui auront une fois pris domicile chez eux, & les enfans nés de ces transfuges. Cette observation mérite d'être approfondie.

Les Colonies angloises sont aussi l'objet de l'attention de l'Auteur. Il observe que la Nation pourra se repentir un jour d'avoir tant accéléré leur puissance. *Boston*, capitale de la Nouvelle-Angleterre, égale Londres pour la somptuosité. Les établisse-

mens anglois en Amérique comptoient en 1740 quatre millions d'habitans ; tous les dix ans le nombre s'en est doublé depuis cette époque, & cependant l'Irlande en particulier s'est accrue depuis 14 ans de 14,000 maisons ; témoignage bien authentique de ce que peut le commerce en faveur de la population. Tant que l'état peut nourrir ses citoyens, ils ne craignent pas de lui en donner d'autres. Tout ce que dit l'Auteur sur l'esprit d'indépendance, qui s'introduira dans les Colonies angloises au moyen des arts, du commerce & des richesses, mérite d'être lu dans l'ouvrage même. Il indique très bien les raisons pour lesquelles les François, qui auroient pu régner avec le tems sur tout le continent de l'Amérique, y ont un si grand nombre de rivaux. Cependant, malgré toute sa pénétration, l'Auteur n'a pas pu obtenir l'approbation de l'Anglois qui le commente. Celui-ci se flatte que le Parlement dirigé enfin par les vrais principes du patriotisme, associera les Anglois-Américains à la législation dans la métropole par des députés accordés à ces provinces, ou qu'on établira une Chambre en Amérique, qui, selon les principes de la législation Britannique, réglera les affaires de ces

Colonies, & les associera à la souveraineté. A cette occasion, l'Anglois impartial fait l'histoire du papier timbré, à laquelle l'Auteur fait allusion.

M. GREENVILLE, Ministre des finances en 1764, résolut d'établir le droit du papier timbré en Amérique. Les habitans des Isles Britanniques, au nombre de 8 millions d'ames, payent 10 millions. A ne compter que deux millions & demi de contribuables dans les Colonies, c'étoit peu, selon les idées de ce Ministre, que d'exiger d'eux cent mille livres sterlings, puis qu'elles coutent à l'Angleterre pour leur défense quatre cent mille livres par an. On estimoit que le papier timbré, à 16 den. sterl. par personne, produiroit plus de cent mille livres. Les deux Chambres consentirent à cet établissement. Le vaisseau qui portoit le papier & les commis fut tristement reçu au son des cloches. On força celui qui avoit été envoyé à repartir, & les Colonies assemblées rejettèrent l'acte du timbre, disant, qu'elles n'avoient eu aucun représentant en Parlement pour légitimer cet acte. Cette résolution fut suivie de quelques violences & d'une confédération générale des Colonies. Leurs représentations n'ayant pas eu de succès, ils s'enga-

gèrent à ne plus faire venir de marchandises de la métropole. On fit des loix somptuaires ; on fabriqua des draps & des étoffes de laine, des bas, des utensiles de fer, des voiles, des cordages, & la pêche qui augmente chaque jour forma des matelots. Cinquante mille ouvriers se trouvoient au commencement de 1766 sans ouvrage en Angleterre. La plupart passèrent en Amérique. L'exportation de la métropole étoit de cinq millions, pour les Colonies, en six mois elle diminua de 6 cent mille livres sterl. Les cris de la Nation déterminèrent le Parlement à examiner si le droit d'imposer les Colonies lui appartenoit. L'affirmative passa malgré l'opposition de *M. Pitt*, dans la Chambre basse. Elle fut confirmée dans la Chambre haute contre l'avis du Grand-Chancelier *Cambden*. On délibéra ensuite sur l'acte du timbre. *M. Pitt* fut encore pour la révocation. *M. Greenville* défendit le projet, dont il étoit l'auteur. *M. Francklin* de Philadelphie fut entendu, & le 21<sup>me</sup>. Février l'acte fut révoqué. La joye fut universelle en Angleterre ; elle fut plus vive encore dans les colonies. Les habitans de Philadelphie s'engagèrent à porter tous, le 4 Janvier suivant, jour de la fête du Roi, un

habit neuf de drap d'Angleterre, de donner aux pauvres à chacun un habit des fabriques de l'Amérique. Dès que les Ministres & le Parlement regarderont les Américains comme des Anglois concitoyens, on verra renaître l'harmonie & la correspondance entre les Colonies & la métropole. Ces troubles serviront à prouver au Ministère, qu'il doit renoncer au projet de traiter en sujets les Américains. Ils confirmeront les Anglois dans la disposition, où ils sont, de traiter les Colons comme leurs frères. Ils montreront enfin à ces derniers, que tant qu'ils seront unis, ils ont assez de force pour défendre leur liberté.

( La suite , le mois prochain. )



III. *AZOR*, ou les *PERUVIENS*,  
 Tragédie en cinq actes, dédiée à Mme.  
 la Marquise de \*\*\*\* ; par M. DE  
 ROZOI. A Genève, & se trouve à  
 Paris chez P. l'Esclapart, rue de la Harpe,  
 vis-à-vis le Collège d'Harcourt. 8°. 1770.

CETTE pièce est précédée d'un discours préliminaire dont le commencement explique ce que l'Auteur s'est proposé de peindre. " Un Prince vertueux dans toute l'é-

„ tendue du terme privé de sa couron-  
 „ ne, exilé dans un climat étranger : tou-  
 „ jours partagé entre les sacrifices qu'exi-  
 „ gent de lui tour-à-tour sa religion, son  
 „ amour, sa tendresse filiale, son attache-  
 „ ment pour son peuple ; un Monarque  
 „ puissant & victorieux, politique délié,  
 „ sourdement cruel, ingénieux à s'immo-  
 „ ler ceux qui pouvoient lui paroître re-  
 „ doutables, peu scrupuleux sur les moyens,  
 „ mais délicat sur les apparences, alliant  
 „ le feu des passions au sang-froid de la  
 „ prudence, & toute la tendresse de l'a-  
 „ mour aux raffinemens de la vengeance ;  
 „ un Général valeureux supérieur à tous  
 „ les obstacles comme à tous les dangers,  
 „ conspirateur hardi autant qu'expérimen-  
 „ té, cruel par principes, ambitieux par  
 „ caractère, dédaignant trop la vertu pour  
 „ lui accorder ces ménagemens indifférens  
 „ en eux-mêmes, par lesquels on se prête  
 „ aux préjugés reçus. Tels sont les trois  
 „ personnages qui contribuent à l'intérêt  
 „ de ce drame.” Le premier est *Azor*,  
 Roi du Pérou, que l'Auteur suppose avoir  
 été conduit en Espagne : le second est le  
 célèbre Empereur *Charles-Quint* : & le troi-  
 sième est *Pizarre*, celui qui conquit le Pé-  
 rou. Nous donnerons quelques morceaux  
 de ce drame, en laissant à nos Lecteurs le

plaisir de les juger eux mêmes, sans que nous prévenions leurs sentimens.

\*» «\*» «\*» «\*» «\*» «\*» «\*» «\*»

IV. *Les AMUSEMENS LYRIQUES,*  
ou *Recueil d'ariettes & de symphonies,*  
*dedies à Madame de SARTINE, propo-*  
*sés par abonnement.*

**L**ES amateurs de la bonne musique auront dans ces amusemens tout ce qu'ils peuvent désirer, soit pour le choix, soit pour la variété. Comme la musique est imprimée, elle diminue beaucoup le prix de l'achat. La première livraison se fait actuellement. L'abonnement est de 18 liv. pour les ariettes au nombre de 24; & de 9 liv. pour six symphonies & six duos; en tout 27 liv. On donnera 9 liv. en s'abonnant, & ainsi tous les trois mois, excepté le dernier trimestre, où l'on recevra son envoi sans rien payer. On s'abonne, chez le Sr. *Loyseau*, Auteur, quai de la Tournelle près de la porte de S. Bernard; chez la *Veuve Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques; & chez *Delalain*, Libraire, près la Comédie française, à Paris.





III. PARTIE.

---

PIECES FUGITIVES.



I. EPITRE AU SAGE,

*que à la rentrée de l'Académie de Besançon par Mr. l'Abbé DE CAMUS, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine, Vice-Président de l'Académie.*

---

**T**OI qui cueillant la paix dans un champ de victoire,

*Enchaines à ton sort le bonheur & la gloire ;*

*Sage! qu'à mes accens tes destins fortunés,*

*Réveillent des humains les esprits étonnés.*

*Un maintien noble & libre, un front que rien n'outrage,*

*De ton cœur sans remords peignent la douce image ;*

*Simple dans tes desirs, soumis dans tes dessein,*

*Tous les jours sont pour toi des jours purs &*

*sereins :*

*En vain les passions, de ton ame tranquile  
 Assiègent à grand bruit l'impénétrable asile ;  
 Ton œil voit en pitié la foule des mortels ,  
 D'un culte avilissant honorer leurs autels.  
 Tu domptes leur orgueil, flatté par ces victimes  
 Qui marchant sous leur joug, vont s'immoler  
 aux crimes ;*

*Leur pouvoir séducteur menace l'univers ,  
 La vertu leur prépare & leur donne des fers ,  
 Tel qu'un pilote habile échappe du naufrage,  
 Paisible dans le trouble & calme dans l'orage ;  
 A travers mille ecueils il s'approche du port ;  
 Tandis que l'effroi regne & présage la mort ,  
 Intrépide il avance au bruit de la tempête ,  
 Et parmi tant d'horreurs ne voit rien qui l'arrête :  
 Ses esprits rassurés à l'aide de son art ,  
 Affrontent le péril, maitrisent le basard :  
 Tel aussi le vrai Sage à sa philosophie  
 Doit un repos profond, le charme de sa vie :  
 Son regard de l'erreur perce le noir bandeau ;  
 Il marche à la clarté d'un céleste flambeau ;  
 Que du vil intérêt les pesantes entraves  
 Au char de la fortune enchainent ses esclaves.  
 Que son sceptre mobile agite les humains  
 A son gré couronnant ou trompant leurs desseins.  
 Il s'étonne qu'aux pieds de cette vaine idole  
 Brûle l'indigne encens d'un hommage frivole :  
 Il s'étonne de voir l'homme avilir ses vœux  
 Pour se rendre à la fois coupable & malheureux*

*Des biens, des dignités l'imposteur étalage,  
 Des devoirs éternels le superbe esclavage,  
 De nos cercles pompeux le fastueux ennui,  
 La servile fureur d'exister dans autrui,  
 Au joug de la contrainte ajoutant l'artifice,  
 Nous masquent tout entiers sous un dehors factice.  
 Ces magnifiques riens, ces voiles imposans,  
 Insidieux poison, cachent des feux cuisans:  
 Sage! Ta liberté, ta douce indépendance,  
 Rompent l'enchantement d'une fausse apparence;  
 Ta raison voit nos fers; Et nos tristes plaisirs  
 N'abaissent point ton cœur à d'insensés desirs.*

*Sous les coups accablans d'une injuste fortune  
 Tu pourras en braver la disgrâce importune;  
 Plus grand que tes revers, les rigueurs du destin  
 Vergeront loin de toi le fiel du noir chagrin.*

*Maître de ton bonheur, dans une source pure  
 Tu puises ces plaisirs qu'ensanta la nature;  
 L'amitié pour toi seul a des nœuds enchanteurs,  
 Sur tes jours fortunés sa main répand des fleurs;  
 Toi seul connois le prix de cette douce ivresse,  
 Qui d'une ame sincère exprime la tendresse;  
 Au milieu des transports d'un libre épanchement,  
 Ton cœur seul sait jouir du plus pur sentiment.*

*Dans l'ombre du secret Et de la solitude,  
 Tu livres ton esprit aux charmes de l'étude;*

*A ton œil étonné ce pompeux univers  
 Étale avec éclat ses spectacles divers ;  
 Sous la main de ton Dieu, tu vois d'un globe immense  
 Les ressorts se mouvoir, conduits par sa puissance ;  
 En montrant ses grandeurs, il te dicte ses loix ,  
 Ton oreille attentive entend par-tout sa voix ,  
 Sourd aux clameurs des sens , vainement leur mur-  
 mure*

*S'éforce d'imposer silence à la nature ;  
 Elle parle à tes yeux , & le jour qui te luit  
 Éclaire le mensonge en sa plus sombre nuit.  
 Est ce donc , qu'enivré d'une langueur profonde,  
 Le sage dans la paix vit inutile au monde ?  
 Remplissant ses devoirs , il sert l'humanité ,  
 Que dis je ! la servir , c'est sa félicité :  
 Citoyen généreux , fidèle époux , bon père,  
 Destiné par le Ciel au bonheur de la terre ,  
 A l'indigent , au foible il ouvre & tend les bras,  
 Et le sceau des bienfaits s'empreint sur tous ses pas.*

*Sage ! quelle est ici la grandeur de ton être ?  
 Au sortir du cahos, le Dieu qui te fit naître ,  
 En traçant de ta marche & le cours & la fin ,  
 Lui-même avec ses loix te marqua ton destin :  
 De nos jours , tu le fais , la rapide carrière  
 A peine ouvre notre œil à la douce lumière ,  
 Qu'échappés du néant , le tems qui nous poursuit,  
 Nous ramène bientôt à l'éternelle nuit ;*

*Se poussant à l'envi dans cet abime sombre,  
Les mortels tour à tour se couvrent de son ombre ;  
Tu le vois sans frémir, que l'enfant au berceau  
D'un pas précipité marche vers son tombeau.*

*Si la mort déployant tous ses voiles funèbres,  
Vient étendre sur toi ses épaisses ténèbres,  
Armé contre tes sens d'un courageux mépris,  
Que t'importe le gouffre ouvert sous leurs débris ?  
Le moment de ta chute est celui de ta gloire,  
La fin de tes combats acheve ta victoire :  
Déjà tu prens l'effort, & ton front radieux  
D'un éclat immortel va briller dans les cieus ;  
Loin du tems emporté, le prix de la sagesse  
T'offre de ses biens purs une éternelle yvresse :  
Tandis qu'un fol espoir nous entraîne à l'erreur  
Fatigué de poursuivre un fragile bonheur,  
Toi qui sus dédaigner en ces momens rapides  
Des viles passions les promesses perfides,  
Triomphant du trépas, l'instant où tu n'es plus  
Dans l'immortalité couronne tes vertus.*





*Alors , vous avez droit de blâmer les foiblesses  
Des coupables mortels , esclaves des richesses.  
Au milieu des trésors vantant la pauvreté  
Ce froid déclamateur , dans son stile aprêté (\*)  
Bien loin de nous convaincre, excite notre haine.  
La plus sage morale est ridicule & vaine,  
Si l'habile orateur en lui prêtant sa voix  
Ne donne le précepte & l'exemple à la fois.*

*Tout excès est un mal proscrit par la sagesse.  
De l'esclave de l'or méprisons la bassesse ;  
Mais, sachons distinguer , aimons de bonne foi  
Celui qui de son or fait un honnête emploi ;  
Près de qui nul bienfait ne fut sans récompense,  
Dont la bourse est ouverte à l'honnête indigence,  
Qui, suivant le penchant de son cœur généreux,  
Goute le doux plaisir de faire des heureux.*

*C'est ainsi qu'un ruisseau coule dans les prairies  
Par ses divers canaux sans cesse rafraichies,  
Près de ses bords charmans le pauvre laboureur,  
Respire un doux repos , une douce fraîcheur.*

---

(\*) SÉNÉQUE.

Mais, voyez ce torrent dans sa course orageuse,  
 Couvrir de cent débris sa surface écumeuse  
 Rouler avec fracas ses flots précipités  
 Ravager les guerêts, démolir les cités.  
 En vain un peuple entier s'empresse à le réduire,  
 Sans cesse il s'aggrandit à force de détruire.  
 Ainsi que ce torrent l'homme avare, inhumain  
 Sur le malheur public fonde un heureux destin,  
 Satisfait sans remords sa passion barbare,  
 Et jouit des tourmens qu'à son frère il prépare ;  
 Occupé tout entier des moyens d'acquérir,  
 Il amoncelle l'or, il n'en fait pas jouir,  
 Et de l'humanité rejettant la loi sûre  
 Pour un vil intérêt il trahit la nature.  
 Il s'avance . . . on frémit . . . sa criminelle main  
 Va dépouiller la veuve, écraser l'orphelin.

Détestable Harpagon! De Plutus le complice,  
 Du genre humain flétri la honte & le supplice,  
 Mortel insatiable, homme injuste, pervers!  
 Crois-tu que pour toi seul Dieu fit cet univers?  
 Ah! fors, il en est tems, de ta coupable yvresse:  
 Ecoute cette voix qui te reedit sans cesse  
 " Dieu pour les partager te donna des trésors."  
 Malheureux! . . . Ah, bientôt les plus affreux  
 remords

*Déchireront ce cœur qu'endurcit la fortune.*

*Perissent avec toi d'une chute commune*

*Ces indignes flatteurs, esclaves de Plutus,*

*Dont le vil intérêt te prêta des vertus.*

**Hé quoi ! me dira t'on, vous êtes trop rigide !**

**Reprimez les excès du zèle qui vous guide.**

**Le riche quel qu'il soit, avare ou généreux,**

**Peut flatter notre espoir, ou couronner nos  
vœux ;**

**On s'empresse, on le suit, il force notre hom-  
mage,**

**Et les respects du fou, & les regards du sage.**

**Et sans approfondir les vices, les vertus,**

**La naissance, les biens ont droit à nos tributs.**

*Non, je n'adopte point ces infâmes maximes.*

*La mode ne doit point autoriser les crimes.*

*Le mensonge est affreux, & flatter bassement,*

*C'est rendre des devoirs que notre cœur dément,*

*C'est mentir à soi-même, & le pauvre qui flatte*

*Auroit, s'il étoit riche, une ame dure, ingrate.*

*Le sage foule aux pieds les frivoles respects ;*

*Sa bouche se refuse aux complimens suspects ;*

*Il ne présente point aux rangs, à la richesse,*

*Le pur encens qu'il doit à la seule sagesse.*

*Quelquefois, il est vrai, par l'exemple entraîné,*

*Il se livre à l'abus qu'il avoit condamné,*

*Et malgré ses efforts une humble révérence  
 Décèle les égards qu'il a pour l'opulence.  
 Je l'ai fait comé un autre, & mon cœur en gémit.  
 Heureux, qui dès longtems par l'usage affermi,  
 Suivant les mouvemens de la sage nature  
 Bravant les préjugés, enfans de l'imposture,  
 Ne pèse les humains qu'au poids de la raison.  
 Son exemple est pour nous la plus belle leçon.*

*Parents dénaturés ! dont la langue perfide  
 Sous les pas de vos fils creuse un piège homicide,  
 Qu'entens-je sous vos toits rétentir tous les jours ?  
 Non, la vertu n'est point l'objet de vos discours.  
 "Mes Fils, leur dites vous, courez à la fortune,  
 Qui borne les délirs n'a qu'une ame commune :  
 Méritez les grandeurs, soyez ambitieux,  
 Intriguez vous, poussez . . . Arrêtez, malheureux !*

*Avant qu'un feu subtil ait embrasé leurs ames,  
 Retournez au plutôt en éteindre les flammes.  
 Dites leur: Non, mes Fils, non, ne nous croiez pas.  
 Nos conseils insensés égareroient vos pas.*

*Attachés au travail & courbés sous sa chaîne,  
 O vous qui sans douleur en supportez la peine,*

*Pour un lâche héritier, que vous croiez chérir,  
 Falloit-il lui cacher le grand art de jouir ?  
 Saura-t-il conserver, annoblir les richesses ?  
 Le pauvre sera-t-il l'objet de ses largesses ?  
 De vos biens, sans cet art, le présent dangereux  
 Est un couteau tranchant que tient un furieux.  
 Mais, des malheurs divers qu'entraîne l'avarice  
 Le plus affreux de tous est l'horrible injustice.  
 Du père, dont la main sépare pour toujours  
 Deux cœurs, deux tendres cœurs enchaînés par  
     l'amour,  
 Serre les nœuds cruels d'un lugubre hyménée,  
 Traîne au pied des autels sa fille infortunée,  
 Lui fait jurer d'aimer un trop indigne époux...  
 Démon de l'intérêt ! ce sont-là de tes coups.  
 Faut-il que pour jamais par ton haleine impure  
 S'éteigne un feu sacré qu'alluma la nature ?  
 Quelle fatalité nous fait donc à Plutus  
 Immoler les appas, la raison, les vertus ?  
 Pères dénaturés, vos cruelles tendresses  
 Nous ont tout refusé, nous donnant les richesses !  
 Quel est ce faux brillant, ce funeste bonheur ?  
 Ah, peut-on être heureux aux dépens de son cœur ?*

O toi ! qui pour jamais, hélas ! me fus ravie,  
 O toi que j'adorai ! mon aimable JULIE.  
 D'indigne protecteurs, t'arrachant de mes bras,  
 Te donnèrent l'époux que ton cœur n'aimoit pas.  
 En vain de la douleur tu fis parler les larmes,  
 En vain d'un tendre hymen tu leur peignis les  
 charmes,

Leurs cœurs étoient fermés par la cupidité,  
 Ils n'entendirent point la douce humanité. . .  
 Je sais que tu gémis, je le sais, j'en soupire ;  
 L'excès de ton malheur redouble mon martire . . .  
 O vertu ! dans tes bras nous chercherons l'oubli  
 Des coups que nous porta ton cruel ennemi.  
 Faisons dire aux mortels, qui sauront nous con-  
 noître,

"S'ils ne sont pas heureux, ils méritoient de  
 l'être."

Et toi, démon de l'or, qui troublas mon repos,  
 Qui dans ce jour fatal as causé tous mes maux.  
 Dussent tous les humains voler dans la carrière,  
 L'on ne me verra point en franchir la barrière.  
 De tes vils sectateurs plaignant la lâcheté  
 Mon unique vertu fera ma vanité,  
 Et loin de me cacher, ne cherchant qu'à paroître,  
 Je dirai, Je suis pauvre & je veux toujours l'être.





III. LE FER & L'AIMANT.  
F A B L E.

---

**H**ier EGLE' près du jeune SILVANDRE  
 Cueilloit des fleurs , & ne lui parloit pas :  
 Malheureux sans être moins tendre,  
 Le berger en suivant ses pas  
 La prioit de daigner l'entendre.  
 EGLE' déguisant son amour  
 Lui demande comment il avoit la foiblesse  
 De conserver une tendresse  
 Qu'on ne payoit pas de retour.  
 Oui, dit SILVANDRE, un sort cruel m'accable :  
 Mais pour répondre à votre question  
 Ecoutez au moins une fable ;  
 Je vous laisse le soin de l'application.

D'un ton charmant quoique sévère  
 L'aimant disoit un jour au fer :  
 Votre penchant a dequoi m'être cher ;  
 Vous avez ce qu'il faut pour plaire.



*Quel doux transport m'entraîne !*

*Je m'approche de près*

*Pour mieux jouir de tous mes traits.*

*Tout-à-coup mon haleine*

*Se met à tout ternir,*

*Et m'ôte mon plaisir.*

*Ainsi la beauté passe,*

*Me dit alors l'enfant,*

*Qui sourioit de mon tourment :*

*Ainsi que cette glace*

*Un soufle la ternit,*

*Un instant l'obscurcit.*

*Fillette , de ce songe*

*Que dans vous la raison*

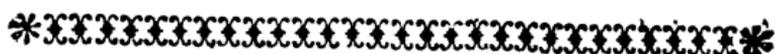
*Sache tirer une leçon :*

*Si plaire est un mensonge,*

*Si la beauté périt,*

*Vengez-vous par l'esprit.*





## V. L'AMOUR

| SANS ARC &amp; SANS BANDEAU.

Conte anacréontique.

**H**ier AMOUR devant THEMIRÉ  
 Parut sans arc & sans bandeau:  
 Simple, discret, chaque sourire  
 Etoit un hommage nouveau.

Quoi! sans arc vous osez paroître,  
 Dit cette nouvelle Vénus?  
 Vous, l'Amour, comment vous connoître?  
 Vous n'avez point ses attributs.

Me reconnoître, moi, Déesse?  
 Rien de plus aisé, dit le Dieu;  
 Pourriez-vous avec tant de feu  
 Me méconnoître à ma tendresse?

*Tout est soumis, mortels & dieux:  
Et quel triomphe plus facile?  
Mon arc me devient inutile:  
Mes plus sûrs traits sont dans vos yeux.*

*Près d'une belle, à qui tout cède,  
Le voile devient un affront:  
C'est au myrthe à ceindre mon front;  
Mon bandeau ne sert qu'une laide.*

*Je quitte & carquois & bandeau:  
Ma THE'MIRE, qu'aurois-je à craindre?  
Il me suffit de mon flambeau;  
Je vous défie; osez l'éteindre.*





## VI. ANECDOTE.

---

 COMBIEN DE MAUX PEUVENT PRODUIRE  
 LA PRÉVENTION ET L'IGNORANCE.
 

---

**L'**AVENTURE arrivée à Elifabeth Canning, jeune Angloise, en 1753, est un exemple des erreurs dans lesquelles peuvent tomber des Juges d'un esprit assez foible pour recevoir les impressions des têtes chaudes. Canning disparut, pendant un mois, de la maison de ses parens. Elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. „ Eh! mon Dieu! lui „ dit sa tante, en quel état vous revenez! „ Que vous est-il donc arrivé?.... Hé- „ las! ma tante, répondit la jeune fille, „ je passois par Morfields, pour retourner „ à la maison, lorsque deux bandits vi- „ goureux me jettèrent par terre, me vio- „ lèrent & m'emmenèrent dans une mai- „ son à dix milles de Londres.... Ah! „ ma chère enfant, reprit la tante en

„ pleurs, n'est-ce pas chez cette infâme  
 „ Madame Webs, que ces brigands vous  
 „ ont menée; car c'est justement à dix  
 „ milles d'ici qu'elle demeure?... Oui,  
 „ ma tante, chez Madame Webs.. Dans  
 „ cette maison, à droite?... Justement,  
 „ ma tante. ” Les voisines présentes à cet  
 interrogatoire dépeignirent alors Madame  
 Webs, & la jeune Canning convint que cette  
 femme étoit faite précisément comme elle le  
 disoient. L'une d'elle apprend à Miss Can-  
 ning qu'on joue toute la nuit chez cette  
 femme, & que c'est un vrai coupe gorge,  
 où tous les jeunes gens vont perdre leur  
 argent..... „ Ah! un vrai coupe gorge, ré-  
 „ pond Elifabeth Canning... On y fait  
 „ bien pis, dit une autre voisine. Les  
 „ deux brigands, qui sont cousins de Ma-  
 „ dame Webs, vont sur les grands che-  
 „ mins prendre toutes les petites filles  
 „ qu'ils rencontrent, & les font jeûner au  
 „ pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'elles con-  
 „ sentent à s'abandonner aux Joueurs qui  
 „ se tiennent dans la maison. Hélas! s'é-  
 „ cria la tante, ne t'a-t-on pas mis au  
 „ pain & à l'eau, ma chère nièce?...  
 „ Oui, ma tante, répondit-elle. ” On lui  
 demande si les deux brigands n'ont point  
 abusé d'elle, & si on ne l'a pas proffi-

tuée? Elle répond qu'elle s'est défendue, qu'on l'a accablée de coups, & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisins recommencèrent à crier & à pleurer. On conduit aussi-tôt la petite Canning chez un certain M. Adamson, depuis longtemps protecteur de la famille; c'étoit un homme de bien, & qui avoit un grand crédit dans la Paroisse; mais dont le génie étoit très-borné. Il monte à cheval avec quelques amis aussi zélés que lui. Ils vont reconnoître la maison de Madame Webs. Ils ne doutent pas, en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée; ils jugent même, en appercevant une vieille grange où il y a du foin, que c'est dans cette grange que l'on a tenu Elisabeth en prison: la pitié du bon Adamson en augmente. A son retour, il fait venir Elisabeth, la fait convenir que c'est-là où elle a été retenue. Il anime tout le quartier. On fait une souscription pour la jeune demoiselle si cruellement traitée. A mesure que la jeune Canning reprend son embompoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. M. Adamson fait présenter au Schériff une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame Webs & tous ceux de sa maison, qui étoient

tranquilles dans leur campagne, font arrêtés, & mis tous au cachot. M. le Shériff, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui amicalement une jeune servante de Madame Webs, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle fait. La servante, qui n'avoit jamais vu en sa vie Miss Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument qu'elle ne savoit rien de ce qu'on lui demandoit; mais quand le Shériff lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la justice, & qu'elle seroit infailliblement pendue, si elle n'avouoit pas, elle dit tout ce qu'on vou'ut. Enfin les Jurés s'assemblèrent, & neuf personnes furent condamnés à la corde. Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret, parce que le châtiment des crimes est destiné à être une instruction publique pour les hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes; & tous les procès intéressans sont imprimés dans les Journaux. Le tems de l'exécution des neuf accusés approchoit, lorsque le papier qu'on appelle des Sessions, tomba entre les mains d'un Philosophe nommé M. Ramsay. Il lut la

procès, & le trouva absurde d'un bout à l'autre : cette lecture l'indigna. Il se mit à écrire une petite feuille, dans laquelle il posa pour principe, que le premier devoir des Juges est d'avoir le sens commun. Il fit voir que Madame Webs, ses deux cousins, & tout le reste de la maison, étoient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faisoient jeûner au pain & à l'eau de petites filles, dans le dessein de les prostituer ; qu'au contraire, ils devoient les bien nourrir & les parer, pour les rendre agréables ; que des Marchands ne déchirent ni ne salissent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais Miss Canning n'avoit été dans cette maison ; qu'elle n'avoit fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avoit suggéré ; que le bon-homme Adamson avoit, par excès de zèle, produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin, il en alloit coûter la vie à neuf citoyens, parce que Miss Canning étoit jolie, & qu'elle avoit menti. La servante, qui avoit avoué amicalement au Shériff tout ce qui n'étoit pas vrai, n'avoit pu se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage, par enthousiasme ou par crainte, le soutient d'ordinaire, &

ment, de peur de passer pour un menteur. „ C'est en vain, dit M. Ramsay, „ que la Loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si M. l'Archevêque de Canto béry & M. le Chancelier déposoient qu'ils m'ont vu assassiner mon père & ma mère, & les manger tout entiers à mon déjeuner en un demi quart d'heure, il faudroit enfermer à Bedlam ( hôpital des foux ) M. l'Archevêque & M. le Chancelier, plutôt que de me brûler sur leur beau témoignage. Mettez d'un côté une chose absurde & impossible, & de l'autre mille témoins & mille raisonnemens, l'impossibilité doit démentir les témoignages & les raisonnemens. ”

CETTE petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le Shériff & des Jurés. Ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que Miss Canning étoit une petite fripponne, qui étoit allée accoucher, pendant qu'elle prétendoit avoir été en prison chez Madame Webs; & toute la Ville, qui avoit pris parti pour elle, fut honteuse de son erreur.



## VI. E N I G M E.

ON me nombre , Lecteur , on me lit , on me  
 père,  
 Deux de ces attributs me rendent féminin ;  
 Un troisième me fait du genre masculin.  
 Ami , j'en ai trop dit ; tu me tiens fort à l'aise.



## VII. LOGOGRIPHE.

AMI LECTEUR ! pour me connoître,  
 Tu peux décomposer mon tout ;  
 Car je me plais , selon ton goût.  
 A' diversifier mon être.  
 Si je voulois tromper tes yeux,  
 Je te dirois avec malice  
 Qu'un seul pied me porte en tous lieux ;  
 Mais évitons trop d'artifice.  
 Pour te le déclarer tout net,  
 En logogriphe j'en ai sept,

*Et quant aux mots que je renferme,  
On pourroit, la plume à la main,  
T'en indiquer jusqu'à demain ;  
Mais choisissons, & tiens-toi ferme.  
Le nom du Monarque des Lis  
Parmi ceux dont je m'embellis,  
Répand sur moi plus de lumière,  
Et par des tours ingénieux  
Je te découvre une rivière,  
Qui traverse la France entière ;  
Un instrument harmonieux ;  
Un oiseau de forme grossière ;  
Ce dont s'occupe le savant ;  
Deux mots qui désignent le maître  
Qu'en Souverain l'on voit paroître,  
Et qu'un François redit souvent :  
Ce qu'observe un fou comme un sage ;  
Ce que l'on apprend par usage ;  
Un insecte assez curieux,  
De son tombeau victorieux,  
Avec le trésor qu'il compose ;  
Tout le contraire de la prose.*

*La plus agréable des fleurs,  
 Par son parfum, par ses couleurs ;  
 Aux beaux jours du printems éclosé.  
 Un poisson très appétissant  
 Quand il sort de la poêle à frire ;  
 Un met vulgaire & nourrissant,  
 Un plaisir que la joie inspire ;  
 Ce qui faisoit marcher le char  
 Pour le triomphe de César ;  
 Ce par où passent les carosses,  
 Que traînent quelquefois des rosses ;  
 Ce qui trompe &, notons ce point,  
 Cent autres mots qu'on ne dit point.  
 Déjà longue est ma kyrielle :  
 Mais, Dieux ! quel crime d'oublier  
 Ce fruit d'une plante immortelle,  
 Par qui la paix devient si belle,  
 Et qu'on ne peut trop publier.*

---

Le mot de l'énigme du mois passé est :  
 Cor - au - pied.





*IV. PARTIE.*

---

LE  
 NOUVELLISTE  
 SUISSE,  
 OU  
 ANNALES POLITIQUES  
 DE L'EUROPE.

---

*I T A L I E.*

**R**OME. L'attention que toute l'Europe donne aux opérations militaires des Russes dans la Morée, rend d'autant plus désagréable la contradiction que l'on observe entre les diverses nouvelles qui se répandent sur ce sujet. Quelques-unes ne parlent que des conquêtes successives, faites par l'armée de cette nation fécondée des Maniotes & autres Grecs révoltés, tandis

que l'on écrit d'ailleurs que ces premiers avantages ont été suivis de plusieurs revers. Malgré le peu de distance des lieux, c'est encore un problème de savoir ce qui se passe réellement sur ce théâtre d'une guerre si intéressante. Les villes de Modon, de Corinthe, de Navarino & le Château de Patras ont fait successivement l'objet des entreprises des Russes, mais on ignore si ces places ont subi ou non le joug des vainqueurs. Divers avis portent que les Russes ne tirent pas des grecs tout le secours qu'ils en espéroient, à cause de leur peu de discipline & de l'inclination qu'ils ont pour le pillage, & que d'un autre côté les Turcs opposent une résistance à laquelle on ne s'attendoit point. On a lieu de présumer que l'arrivée de l'Amiral Elphinston, qui passa le 4e. Mai à la hauteur de l'isle de Malte avec 15 Batimens, faisant route pour la Morée, apportera un changement considérable à la situation des affaires dans ce pays là.

Les préparatifs de guerre que fait depuis quelque tems la république de Venise, se continuent assidument. Sa flotte est composée de 14. vaisseaux de ligne, 18 Galères, 2 Chébecks, 4 Tartanes, 6 Felouques & plusieurs petits Bâtimens,

& elle est prête à mettre à la voile sous le commandement du Chevalier Emo. On enrôle de force tous les vagabonds & gens sans aveu, on les forme aux manœuvres militaires & on les transporte dans les îles de Corfou, de Zante & de Céphalonie, dont les habitans témoignent le plus grand desir de se joindre aux Russes, quelques milliers d'entr'eux ayant même pris les armes, & étant passés en Morée, pour faire la guerre aux Turcs, malgré les précautions prises par la république & les peines dénoncées contre ceux de ses sujets qui n'observeroient pas la neutralité. L'Empereur de Maroc continue à faire préparer dans ses ports un armement considérable pour le joindre à la flotte Ottomane, & la régence d'Alger équipe aussi quelques vaisseaux dans le même but.

ON assure que le roi de Portugal va supprimer toutes les Confrairies dans ses états à la réserve de cinq, & que leurs revenus sera destiné à soulager les pauvres.

DES Lettres d'Espagne portent que S. M. C. vient de publier un Edit par lequel, en conservant aux tribunaux ordinaires la juridiction qui leur appartient, Elle ordonne aux Inquisiteurs de se borner uni-

quement à connoître des crimes d'hérésie & d'apostasie, & leur défend d'emprisonner aucun de ses Sujets avant que le corps du délit soit bien constaté.

LE Roi de Naples a arrêté que les Evêques résidens à Rome ne pourront plus désormais prendre possession de leurs Evêchés situés dans le Royaume de Naples, par procuration, comme auparavant; & il a été ordonné à la Chambre de Ste. Claire de se conformer à cet égard aux intentions de S. M. La nomination d'un nouveau Cardinal Portugais & d'un Légat Apostolique auprès de la Cour de Lisbonne, sont deux évènements dont la certitude & la proximité annoncent un accommodement conclû entre le S. Siège & S. M. T. F. Il est question à Rome de réunir, selon les desirs de S. M. T. Ch., les Cordeliers Observantins ou Conventuels, & de leur donner un même Général & un même habit, en conservant cependant leurs couvens respectifs.

#### ANGLETERRE.

**L**ONDRES. Les divisions qui continuent à régner dans les deux Chambres du Parlement, les efforts que font respec-

tivement le parti de la cour & celui de l'opposition, le mécontentement d'une partie des peuples de l'Angleterre, les dispositions fâcheuses que manifestent les Irlandois, & les troubles dont les Colonies Américaines sont affligées, forment des objets dignes de toute l'attention du gouvernement. Le Lord Chatham a proposé dans la Chambre Haute, mais sans succès, la dissolution de celle des Communes, comme ayant perdu la confiance des peuples. La Cité de Londres a arrêté de faire au Roi de nouvelles remontrances pour se plaindre de la dureté de la dernière réponse de S. M. & de l'élection de Middlesex. Ces Remontrances qui sont de la plus grande force, & contre lesquelles plusieurs membres de la Magistrature avoient protesté, furent présentées au Roi le 23e. Mai, & n'ont pas été plus favorablement reçues que les précédentes. M. Wilkes n'a pas voulu être de cette députation, quoi qu'il y fut appelé par sa charge d'Alderman. Mais il a accompagné le Lord Maire lors qu'il a été question de féliciter solennellement S. M. sur la naissance d'une Princesse dont la reine est heureusement accouchée. Le 19e. Mai le Roi se rendit au Parlement, & fit déclarer que son intention

étoit qu'il fut prorogé jusques au 19e. Juillet, quoi qu'il n'y ait encore été prise aucune résolution par rapport aux affaires de l'Amérique. Le Lord Chatham a été remercié solennellement par une députation du grand Conseil de Londres, du zèle qu'il témoigne dans toutes les circonstances pour le maintien de la constitution. La Ville de Newcastle a fait une remontrance au Roi dans les mêmes objets que la Capitale, l'élection de Middlesex & la dissolution du Parlement. Pour ce qui concerne les affaires d'Irlande, le Viceroy ayant sommé tous les Conseillers privés d'assister à un Conseil extraordinaire convoqué à Dublin, on y a fait lecture d'une Lettre du Roi qui destitue de cet emploi plusieurs Seigneurs chéris de la Nation à cause de leur zèle patriotique. Il en est résulté beaucoup de mécontentement, & le premier trait qui s'en est manifesté, c'est que le Viceroy, Vicomte de Townshend étant parti de Dublin, suivi de quelques domestiques, pour aller voir un de ses amis à Cork, la populace s'imaginant qu'il cherchoit à s'évader & à se rendre clandestinement à Londres, l'arrêta dans son carosse à 3. milles de la Capitale, maltraita cruellement un de ses domestiques,

obligés

obligea ce Seigneur à demander pardon à genoux & dans la boue de toutes les offenses qu'on l'accuse d'avoir fait à la nation & le fit retourner à pied dans la Ville. On savoit que le Viceroi avoit demandé précédemment son rappel, & les deux Chambres du Parlement avoient résolu de présenter au Roi un mémoire pour demander une nouvelle & prompte convocation de cette assemblée nationale.

DES Lettres de Boston portent, qu'un Comité du Conseil de cette Ville, ayant sommé les Juges de faire le procès au Capitaine Preston & à ses Soldats emprisonnés à l'occasion de l'émeute dont on a parlé, ils résolurent de faire le procès à l'un de ces derniers pour appaiser le peuple, & après avoir observé les formalités ordinaires, le déclarèrent coupable de meurtre, mais sans déterminer la peine qu'il devoit subir, ce qui n'a point diminué la fermentation chez le peuple. D'un autre côté, il est confirmé que les deux Provinces Américaines qui portent le nom de Caroline, ont pris conjointement la résolution de se réunir pour former un Etat séparé, & ont envoyé un corps de Chasseurs & de Foretiers, avec des vivres & des munitions pour en déterminer les bornes.

nes depuis l'Océan Occidental jusqu'à la mer du Sud, conformément à la Charte du Roi Charles II. Les Chefs de ces deux provinces ont proposé aux habitans de la Virginie, de la Nouvelle Yorck & de la Ville de Boston, de s'occuper du soin de former des établissemens pareils. Un vaisseau qui étoit parti de Londres chargé de Marchandises pour la Nouvelle-Angleterre, en est revenu sans avoir pu obtenir la permission d'y en débarquer la moindre part.

IL se présente encore une autre affaire qui pourroit avoir des suites sérieuses. Les Anglois avoient découvert une isle située sur la côte orientale du pays des Patagons, ils lui donnoient le nom d'isle de Falckland & s'y étoient établis, dans le dessein de se procurer un lieu de rafraichissement pour les vaisseaux destinés à doubler le Cap Horn. L'Espagne reclame cette isle, en vertu d'un traité conclu avec Jaques I. & par lequel il renonce pour lui & pour ses successeurs à ne former aucun établissement dans l'Amérique méridionale. Deux Frégates Espagnoles ont été envoyées dans cette isle pour s'en mettre en possession. L'Amirauté Angloise a pris cette affaire en grande considération

& la traite avec beaucoup de mystère. On a expédié des ordres pressans à Portsmouth pour qu'on y tint prête à partir une escadre de six vaisseaux de guerre destinés pour l'Amérique.

H O L L A N D E.

**L**A HAYE. Depuis que la navigation du Rhin est fermée, tout commerce est interrompu avec Cologne & Francfort. Cependant elle continue à être libre comme auparavant pour les états du Roi de Prusse, la Gueldre Autrichienne & le pays de Liège. Plusieurs provinces de l'Allemagne souffrent de cette interruption, & font espérer que tous les Princes du cercle du Rhin interposeront leurs bons offices pour terminer les difficultés dont il est question. Les garnisons de Nimègue, de Grave & de Venlo, ont ordre de se tenir prêtes à marcher. La résolution prise par la Province de Hollande au sujet du différent survenu avec l'Électeur Palatin, a été approuvée dans l'assemblée des Etats-Généraux. Le Ministre de ce Prince a offert dans un Mémoire de faire révoquer les ordres donnés dans ses douanes le long du Rhin, à condition que l'on restituera les sucres au-

rétés sur la Meuse, & qu'on supprimera l'impôt de 12 sols mis sur chaque tonneau de tuf. Surquoi L. H. P. ont répondu, que lors que S. A. E. aura remis toutes choses sur l'ancien pied, elles écouteront les plaintes que ce Prince pourra former & tâcheront d'y remédier. On assure que des troupes Palatines ont ordre de marcher pour renforcer les garnisons de Juliers & de Berque.

LA Province de Gueldres a donné son consentement à la pétition générale & aux états, ordinaire & extraordinaire de guerre pour l'année courante. Mais celle de Zélande n'y a adhéré qu'avec diverses restrictions, & dans l'espérance que l'on travaillera à la soulager relativement à ses finances, en diminuant la taxe qui lui est imposée, ou de quelque autre manière.

### F R A N C E

**P**ARIS. L'affaire de la préférence demandée par l'Impératrice Reine de Hongrie en faveur des Princes & Princesses de la maison de Lorraine, & le mécontentement de la Haute Noblesse du royaume à ce sujet ont donné lieu à une Lettre très gracieuse du Roi adressée aux Ducs, & dans

laquelle S. M. daigne alléguer les moufs qui l'ont déterminée dans cette circonstance. Informée que cette Lettre, n'avoit pas diffusé toutes les allarmes, elle a eu encore la bonté d'ordonner que ce seroit une Dame de qualité qui danseroit immédiatement après les Princes & Princesses du Sang, au bal qui se donnera lors du mariage de S. A. R. le Comte de Provence.

L'INTENDANT de la marine de Brest s'est rendu à l'Orient & a pris au nom du Roi, possession du port & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, & y a formé un établissement de Marine royale. S. M. ne conserve que deux Directeurs de cette Compagnie & donne des pensions aux autres.

LA Société d'Agriculture de Rennes a ouvert une souscription, pour approvisionner cette ville & ses environs & a arrêté, qu'à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin, il seroit fait une distribution gratuite de grains dans toutes les paroisses, pour tenir lieu de fêtes & de réjouissances; on ne trouvera ici aucuns détails de celles que ce grand événement a occasionné; ce trait d'humanité les remplacera avec avantage. Il a été imité par les habitans de S. Flour & d'Aurillac en Auvergne.

Pour ce qui est des affaires de Bretagne, le Parlement revêtu des Princes & des Pairs s'est assemblé plusieurs fois. Mess. de la Chalotais ont présenté une requête en forme de plainte contre le Duc d'Aiguillon & le Sr. Andouard, déclarant qu'ils se rendent partie civile & se joignent au Procureur - Général. D'un autre côté le Duc d'Aiguillon a publié un Mémoire pour sa justification, & présenté une requête, à laquelle le Sr. Andouard a adhéré, se plaignant de subordination de plusieurs témoins entendus contre eux par le Parlement de Bretagne. Enfin le Roi a tenu le 27. un lit de justice à Versailles, & y a fait enrégistrer & publier des Lettres-Patentes, par lesquelles S. M. impose le silence le plus absolu sur les plaintes du Duc d'Aiguillon, de M. de la Chalotais & autres, & annule tout ce qui a été fait relativement à cette affaire.

### P O L O G N E.

**V**ARSOVIE. Il paroît que le parti des Confédérés ne pourra plus se soutenir long tems dans ce royaume, sentant qu'il est trop faible pour faire tête aux Russes, & voyant que malgré ses efforts aucune

des Puissances de l'Europe ne veut l'appuyer, plusieurs des Chefs sont venus se rendre soit au Colonel Drewitz, soit au Colonel Ronne. Cependant, certains corps de Confédérés continuent à faire des courses dans quelques Palatinats. On prétend que plusieurs de ceux qui s'étoient remis volontairement entre les mains des Russes à Cracovie ont été arrêtés, sous prétexte qu'ils avoient conçu de criminels desseins. Depuis que l'on a reçu une nouvelle déclaration de l'Impératrice de Russie qui doit être favorable aux Polonois, on espère avec plus de fondement de voir bientôt la tranquillité renaître dans tout le royaume.

LES opérations des diverses armées Russes, destinées à attaquer l'empire Ottoman, sont sur le point de commencer, en suivant ce plan qu'on donne pour bien constaté. Le Comte de Romanzow, pénétrera par le Danube, le Général Panin & le Prince Proforowki feront la campagne vers Bender, le Général Berg dans la Crimée, le Général Tottleben en Géorgie, le long de la mer noire, aidé par la flotte d'Azoph, le Général Comte d'Orlow, dans la Morée & la Macédoine, & enfin les Monténégrins soutenus par les Grecs

dans l'Albanie. On assure que le Général Stoffeln a remporté un nouvel avantage sur un corps de 20000. Turcs qui avoient passé le Danube pour venir l'attaquer, & qu'il les a repoussé au delà de ce fleuve avec une perte considérable. L'armée du Comte de Romanzow a passé de nouveau le Niefter sans éprouver aucune opposition, elle a été suivie par son artillerie & ses munitions. Les corps réunis du Général Stoffeln & du Prince Repnin, escarmouchent fréquemment contre les Turcs & les Tartares. Il en est de même de celui du Comte Panin qui s'est avancé jusques près de Bender, dans le dessein d'en faire le siège. Cette place, forte par elle-même est abondamment pourvue de munitions de guerre, de vivres & d'artillerie & défendue par une nombreuse garnison. D'un autre côté, les Turcs rassemblent des corps très considérables, le long du Danube & du Niefter, résolus de passer le premier de ces fleuves & de livrer bataille aux Russes.

#### R U S S I E.

**P**ETERSBOURG. La seconde Escadre équipée à Cronstad est prête à mettre à

la voile pour se rendre dans la Méditerranée. Elle trouvera dans le Sund des pilotes Anglois qui la conduiront à l'embouchure de l'Hamber, où elle prendra à bord les provisions nécessaires. On continue à construire des vaisseaux de guerre dans les Chantiers de cette capitale. Cette nouvelle escadre portera un corps considérable de troupes de débarquement, pour fortifier l'armée qui se trouve dans la Morée. On a envoyé de même un renfort de 8000. hommes au Général Tottleben. Le Prince Adolphe de Brunwick & plusieurs Officiers Allemands ou Prussiens se rendent successivement dans l'armée Russe sur le Danube pour y servir en qualité de volontaires.

ON a publié à Bender un manifeste par ordre de la Porte, dans lequel on exhorte les Polonois à se venger des Russes, & on leur promet des secours considérables.

• T U R Q U I E.

**C**ONSTANTINOPLE Le Capitan Bacha, ou grand Amiral, a été disgracié, pour n'avoir pas exécuté avec assez de diligence les ordres du grand Seigneur, tou-

chant l'équipement de la flotte & le Sur-Intendant de l'arsenal lui succède avec la dignité de Bacha à trois queues. Il a eu son Audience de congé du grand Seigneur, & est parti pour prendre le commandement de la flotte destinée pour l'Archipel, laquelle consiste en 6. galères, 10 vaisseaux de ligne & 3. frégates. Celle qui doit agir sur la mer Noire est composée de 2. frégates, de 4. grandes galères, de 60. demi-galères & d'un très grand nombre de bâtimens de transport. On évalue à 70. Batimens les forces maritimes de l'empire, on prend les plus grandes précautions pour conserver les isles de Scio & de Mételin, & pour défendre le canal des Dardanelles. Le Divan a fait notifier à tous les Ministres étrangers que désormais tous les vaisseaux de leurs nations respectives, qui entreront dans ce Canal seront visités, sous peine d'être coulés à fond. L'armée commandée par le grand Visir est forte de 80, 000 hommes, & a ordre de passer le Danube pour livrer bataille aux Russes.



## S U I S S E.

**O**N mande de Zurich, que les assemblées souveraines du Peuple dans les Cantons démocratiques ont été cette année-ci très paisibles. Dans le Canton d'URI on a élevé à la dignité de Landamman, ou de premier Magistrat. M. le Statthalter JOSEPH ANTOINE MULLER, qui a été remplacé par M. le Conseiller CHARLES FRANÇOIS SCHMID. A Glaris, l'assemblée souveraine des Catholiques a confirmé dans la charge de Landamman M. le Baron FRIDOLIN JOSEPH DE 'ISCHOUDI.

LES avalanches ont causé dans ces deux Cantons de grands dommages. Plusieurs personnes & beaucoup de bétail ont été abîmés. On écrit aussi du Canton d'URI, qu'il y a fait très froid dans le courant de ce mois. Les hautes montagnes, sur lesquelles les troupeaux trouvoient dans les bonnes années d'abondans paturages, sont encore couvertes de neiges, enforte qu'il n'y a aucune apparence qu'on puisse y conduire le bétail; ce qui est pour ce pais une perte considérable.

LE L. Canton de BASLE vient de publier une ordonnance qui contient une instruction sur la manière de donner des secours aux noyés. Pour ramener à la vie une personne qu'on vient de tirer de l'eau, sans respiration, sans pouls, sans sentiment, & qui ne donne aucun signe de vie, il faut 1<sup>o</sup>. remettre le sang en mouvement; 2<sup>o</sup>. rétablir la respiration; 3<sup>o</sup>. rappeler le sentiment & les fonctions vitales. Pour y réussir, il fera toujours utile d'appeller un Médecin éclairé, qui jugera des changemens à faire dans la méthode, suivant les circonstances. Les moyens qu'on emploie trop souvent, comme de suspendre le patient par les pieds, de le faire rouler dans un tonneau, ou de le réchauffer trop fortement, tous ces moyens plus nuisibles qu'utiles, peuvent produire une apoplexie, ou un coup de sang, qui cause plus souvent la mort que l'eau que l'on avale.

IL vaut mieux, dès qu'on a tiré la personne de l'eau, la dépouiller de ses habits & ôter toutes les ligatures. Transportez-la dans un appartement & couchez-la dans un lit chaud, ou si cela ne se peut pas, sur du foin, de la paille, ou des lin-

ges bien secs. Dans cette situation, frottez avec quelque étoffe de laine les bras, les jambes & l'épine du dos. Ne vous laissez point de continuer pendant quelque tems & avec assez de force : frottez aussi doucement la poitrine, en tâchant de la réchauffer, afin de faciliter la respiration. Mettez de tems en tems le corps sur son séant, & frappez alors sur le dos.

TACHEZ d'introduire de l'air dans les poulmons, en soufflant par la bouche du patient. On peut le faire par le moien d'un tuyau, ou d'un soufflet; mais il faut avoir soin de boucher très exactement le nez & la bouche du patient, en ne laissant d'ouverture que pour introduire les instrumens que l'on emploie, & il est fort difficile d'y réussir. Le mieux est d'engager quelque personne de bonne volonté d'appliquer sa bouche sur celle du patient, & de souffler ainsi avec force pour tacher de vaincre la résistance que l'épiglotte oppose à l'introduction de l'air.

LA saignée est nécessaire pour rétablir la circulation; mais comme toute la masse du sang quitte les extrémités pour se por-

ter à la tête, il faut ouvrir la veine jugulaire extérieure, & proportionner la quantité de sang que l'on tire, à l'âge, aux forces & au tempérament de chaque personne.

QUAND au bout d'un quart d'heure, ou d'une demi-heure, on ne remarque pas que ces soins aient produit aucun bon effet, il faut tenter d'introduire dans les intestines de la fumée de tabac, ou d'autres herbes fortes. On a diverses machines pour donner de ces fortes de lavemens, mais une pipe peut en tenir lieu. On en introduit le tuyau dans le fondement, & l'on fait passer la fumée par l'autre ouverture, après en avoir entortillé la tête avec du papier, ou mieux encore avec un tuyau de carton bien lié autour de la pipe, dont la pointe coupée permet de souffler la fumée sans se brûler les lèvres. On peut aussi faire usage de quelque autre cliстère stimulant.

IMME'DIATEMENT après la saignée, on peut se servir de l'esprit de sel Ammoniac, ou de la fumée de tabac poussée avec force dans les narines, de l'eau de la Reine de Hongrie qu'on fait tiéder avant de la met-

tre dans la bouche, ou dont on applique des compresses bien imbibées sur la tête & sur le cœur. On peut aussi faire usage des ventouses appliqués sur les bras & sur les jambes. On tente de même d'exciter la toux, ou quelque vomissement, en faisant passer légèrement une plume au fond du gosier.

ON emploie quelquefois avec succès un bain chaud. D'autres mettent le corps du patient dans les cendres chaudes, & ce qui est beaucoup plus efficace, dans du sel aussi chauffé à cet effet. Quand tous ces moyens sont inutiles, on peut tenter s'il y a un Chirurgien à portée de faire une incision à la trachée-artère, opération nommée *Bronchotomie*, pour souffler de l'air frais dans les poumons, en continuant de frotter le corps avec de linges chauds, jusques à ce que l'on voie quelques signes de vie; ou que l'on se convainque de l'impossibilité de réparer le malheur qui vient d'arriver.

Si l'on a la satisfaction de réussir & que le patient commence à respirer, il faut es-sayer de lui faire avaler du bouillon, du thé, ou du vin chaud, lui présenter des

esprits, & sur-tout le tenir chaudement dans un lit.

IL est digne d'un Souverain, qui veut être le père de son peuple, de pourvoir ainsi à la conservation de ses sujets; une attention si généreuse est au-dessus de nos éloges. Nous observerons seulement, d'après les expériences faites par un Chirurgien connu & très habile dans son art, qu'il y a deux cas bien différens pour les noyés. Quelquefois un infortuné perd la vie dans l'eau, parce qu'il y est tombé par hasard, il se peut même qu'il se noye, après y avoir été long-tems & par quelque accident imprévu, tel que la crampe, la lassitude: C'est alors que les secours détaillés ci-dessus peuvent être efficaces. Mais si une personne se jette dans l'eau immédiatement après le repas, ou lorsqu'il est trop échauffé, alors le plethore & le passage subit du chaud au froid occasionne une apoplexie, qui tue le patient avant qu'on puisse même prévoir le malheur qui le menace.

LE même Canton vient de prendre de sages mesures pour soulager les indigens,  
dans

dans un tems où le prix des grains peut demeurer fort haut jusqu'à la prochaine recolte. On avoit d'abord ouvert les greniers publics, où l'on vendoit du froment à un prix très-modique; mais le L. Magistrat aiant remarqué qu'il se commettoit divers abus, & que bien des personnes riches & opulentes profitoient d'un secours destiné aux pauvres, il a ordonné que l'on vendroit du froment à un prix raisonnable aux personnes aisées, mais en fixant la quantité qu'elles en pourront avoir. Quant aux indigens reconnus tels par une déclaration de leurs Pasteurs, qui indiquera en même tems de combien de personnes chaque famille est composée, on leur en livrera la quantité qui leur est nécessaire pour quinze jours, à raison de douze livres de Basle le sac. Enfin, ceux qui ne profiteront point de ce bienfait, pourront avoir part à une distribution de pain que l'on paie à raison de neuf rapps la livre. Au reste le L. Magistrat, dans son ordonnance du 7e. Juillet dernier, censure la crainte précipitée de ceux qui ont augmenté la cherté par une défiance condamnable; il exhorte les riches à assister les nécessiteux, & tous ensemble à souffrir pa-

tiennent une cherté dont la récolte abondante que l'on a sous les yeux, annonce la fin prochaine.



## T A B L E.

### I. PARTIE. *ANNALES Littéraires de la Suisse.*

1. *Oeuvres diverses de M. ABAU-ZIT* . . . . . pag. 287
2. *Lettres sur la découverte d'Herculane, second Extrait.* . . . . 310
3. *Histoire naturelle des Glacières de Suisse. Traduction libre de l'Allem. de M. GROUNER, par M. DE KERAGLIO,* . . . . . 319
4. *Des maladies des gens du monde, par M. LANGHANS, D. M. à Berne,* . . . . . 332

### II. PARTIE. *ANNALES Littéraires de l'Europe.*

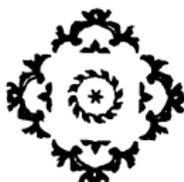
- ALLEMAGNE. 1. *Bibliothèque élémentaire, par M. BASEDOU,* . . . . 335
- FRANCE. 2. *Londres,* . . . . 348
3. *Azor, ou les Péruviens, Tragédie,* . . . . 362
4. *Les amusemens Lyriques,* 364

**III. PARTIE. Pièces fugitives.**

1. <i>Épître au Sage, par M. l'Abbé</i>	
DE CAMUS, . . . . .	369
2. <i>Épître sur les richesses,</i> . . . . .	370
3. <i>Le fer &amp; l'aimant, fable,</i> . . . . .	375
4. <i>Le miroir, chanson,</i> . . . . .	378
5. <i>L'amour, sans arc &amp; sans ban-</i> <i>deau, conte anacréontique,</i> . . . . .	380
6. <i>Anecdote,</i> . . . . .	382
7. <i>Enigme,</i> . . . . .	388
8. <i>Logogriphe,</i> . . . . .	ibid.

**IV. PARTIE. ANNALES Politiques  
de l'Europe.**

<i>Italie.</i> . . . . .	391
<i>Angleterre.</i> . . . . .	394
<i>Hollande.</i> . . . . .	399
<i>France.</i> . . . . .	400
<i>Pologne</i> . . . . .	402
<i>Russie.</i> . . . . .	404
<i>Turquie.</i> . . . . .	405
<i>Suisse.</i> . . . . .	407





### III. PARTIE. Pièces fugitives.

1. <i>Épître au Sage, par M. l'Abbé</i>	
DE CAMUS, . . . . .	365
2. <i>Épître sur les richesses, . . .</i>	370
3. <i>Le fer &amp; l'aimant, fable, . . .</i>	375
4. <i>Le miroir, chanson, . . . . .</i>	378
5. <i>L'amour, sans arc &amp; sans ban-</i> <i>deau, conte anacréontique, . . .</i>	380
6. <i>Anecdote, . . . . .</i>	382
7. <i>Enigme, . . . . .</i>	388
8. <i>Logogriphe, . . . . .</i>	ibid.

### IV. PARTIE. ANNALES Politiques de l'Europe.

<i>Italie. . . . .</i>	391
<i>Angleterre. . . . .</i>	394
<i>Hollande. . . . .</i>	399
<i>France. . . . .</i>	400
<i>Pologne . . . . .</i>	402
<i>Russie. . . . .</i>	404
<i>Turquie. . . . .</i>	405
<i>Suisse. . . . .</i>	407

